

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Directeur, Rédacteur, Administrateur :

Tous les communications relatives au journal, et demandes de renseignements d'administration, doivent être adressées à
M. AUG. MARC, DIRECTEUR-GERANT.
Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat sur Paris ou sur la poste.

22^e ANNÉE. VOL. VIII. N^o 1093.

Samedi 6 Février 1864.

L'abonnement se reçoit par six numéros et se renouvelle par 12 numéros.
En les recevant, le lecteur en la reproduction à l'usage des imprimés.
BUREAUX : RUE RICHELIEU, 26.

Abonnements pour Paris et les Départements :

3 mois, 4 fr. — 6 mois, 8 fr. — un an, 16 fr. — la semaine, 18 c.
La collection mensuelle, 2 fr. ; la notice mensuelle, 10 c.
ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER :
Même prix, plus les droits de poste, suivant les lieux.
Les envois partent du 1^{er} de chaque mois.

SOMMAIRE.

Service militaire de la semaine. — Nouvelle de l'église de la Compagnie, à Santiago. — Correspondance de Newmark. — Guerre de Paris. — Le lever paré (suite). — Chronique mensuelle. — Les signes de l'été.

Intéressé. — Service militaire. — Guerre de Paris. — Les livres Schilling et leur voyage dans l'Inde. — Bonquet offert, à Barcelle, à M. Lery, directeur général des Bouches-du-Rhône. — Bel don à Marseille, par M. le sénateur chargé de l'administration des Bouches-du-Rhône.
Général : Le général de Bata, général en chef de l'armée d'Espagne, et

son état-major. — Vue de la ville de Hambourg (Hambourg-Holstein). — Les troupes autrichiennes passent à Elbe, près de Hambourg. — Les signes de l'été (suite) (1^{er} gravure). — Les livres Schilling et leur voyage dans l'Inde (2^e gravure). — Bonquet offert, à Barcelle, à M. Lery. — Vue dessinée par M. le sénateur de Naples, à Barcelle. — Elbe. — Milan.



LE GÉNÉRAL DE BATA, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE D'ESPAGNE. — D'après un croquis de J. Dupré.

— J'ai collaboré au drame, disait M. Bernard Lopez, et la preuve c'est que j'ai le manuscrit entre les mains; c'est M. Dumas qui me l'a remis, il y a plusieurs années.

— Vous n'y avez point collaboré, répondait M. Dumas, et la preuve c'est que le manuscrit est tout entier de mon écriture.

M. Bernard Lopez a gagné son procès.

Ce pauvre Alexandre Dumas! à peine vient-il de plaider qu'on le force à plaider encore. Dans le livre qu'il a intitulé : *La Route de Varennes*, et où il raconte la tentative de fuite du roi Louis XVI, il met en scène un gentilhomme habitant Varennes, du nom de Préfontaine. Ce gentilhomme joue un rôle qui n'est guère celui d'un ancien major de cavalerie et d'un chevalier de Saint-Louis. M. de Préfontaine, questionné sur la route à suivre pour aller à Stenay, hésite à répondre, et témoigne une grande crainte d'être compromis. Amené devant le roi, il donne les marques d'une vive appréhension, et, lorsqu'on a obtenu de lui le renseignement qu'on veut avoir, Louis XVI le congédie avec cette phrase : « Mon sieur, je vous remercie, vous pouvez rentrer chez vous; personne ne vous a vu, personne ne vous a entendu; si il ne vous arrivera donc rien. »

La famille de M. de Préfontaine affirme que M. Dumas a calomnié le gentilhomme; M. Dumas déclare dans son livre que la relation du voyage de Varennes, écrite par M. de Valory, un des gardes du corps qui accompagnaient la famille royale, lui a fourni les détails dont on conteste l'exactitude; or, M. de Valory parle au contraire de M. de Préfontaine comme d'un homme qui s'est conduit en sujet fidèle.

— C'est vrai, répond M. Dumas à l'audience, je me suis trompé; M. de Valory n'a pas prêté à M. de Préfontaine une attitude pusillanime; mais lisez le récit de M. de Moustier, un autre garde du corps qui escortait le prince fugitif, et vous y verrez qu'il montre M. de Préfontaine plus hésitant et plus craintif encore que je ne l'ai montré. Seulement j'ai, par mégarde, attribué à la relation de M. de Valory ce que m'avait appris la relation de M. de Moustier, la seule à laquelle un historien doit se fier, puisque M. de Valory n'était pas présent à l'entrevue de M. de Préfontaine et du roi.

Et M. Dumas d'insister sur le scrupule avec lequel il recherche la vérité chaque fois qu'il introduit dans ses écrits des personnages et des événements qui ne sont pas des créations de sa riche et brillante fantaisie.

Jusqu'ici, un seul des innombrables personnages historiques qu'il a ressuscités dans ses livres, a été l'objet d'une réclamation. C'est d'Espinay Saint-Luc, associé par lui à Saint-Mégrin, à Joyeuse, à d'Épernon dans la faveur trop intime de Henri III.

Un descendant d'Espinay Saint-Luc protesta.

La justice, après avoir consulté les mémoires du temps, n'accueillit pas la protestation.

Le procès fait à la *Route de Varennes* n'est pas jugé encore.

Je sais un personnage, et un personnage considérable, à qui les tribunaux ne pourraient manquer de donner raison contre le romancier.

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Sauveur a dit : « Ils voient la paille qui est dans l'œil de leur prochain, et ils ne voient pas la poutre qui est dans le leur. »

Or, dans l'épilogue du *Capitaine Richard*, Alexandre Dumas enlève cette métaphore au divin Maître pour en faire hommage au bon La Fontaine.

Heureusement que Notre-Seigneur est miséricordieux, il ne réclamera pas.

HENRYS.

En vente à l'Illustration, le 1^{er} volume d'une

COLLECTION COMPLÈTE

DES

ŒUVRES SPÉCIALES POUR PIANO A DEUX MAINS

BEETHOVEN, MOZART, WEBER, HAYDN

ET DE

SEPT SONATES CHOISIES DE CLEMENTI

Cette Collection allemande, annotée et doigtée par le célèbre professeur MOSCHÉLES, formera 11 volumes de 100 pages chacun, en moyenne.

BEETHOVEN, 4 volumes à fr. 8 = 32 fr.
 MOZART, 2 volumes à fr. 8 50 = 17 fr.
 WEBER, 2 volumes à fr. 8 = 16 fr.
 HAYDN, 2 volumes à fr. 7 = 14 fr.
 CLEMENTI, 1 volume 8 fr.

L'Illustration, en s'appropriant le droit de créer pour la France et la Belgique une édition française de cette admirable collection, a eu la pensée de favoriser le goût pour les études classiques, et de doter les amateurs de ce genre d'études d'un ouvrage qui facilitât l'interprétation et l'exécution d'une musique charmante, réputée difficile, d'un ouvrage sans rival par la perfection de sa gravure, l'impression et l'extrême modicité de son prix. De grand format ordinaire, il contiendra environ 1,800 pages gravées, et ne coûtera complet que 87 fr. au lieu de 200 fr. au moins que coûterait, si elle n'était que le produit d'une spéculation commerciale, une édition française aussi parfaite.

Ce qui assure à cette nouvelle édition une incontestable supériorité sur toutes les autres publiées jusqu'à ce jour, ce sont les annotations d'expression et de doigté indiquées par le célèbre professeur Moschèles, dont l'autorité est si grande au delà du Rhin, et qui, ayant vécu avec les grands maîtres dont il s'est fait l'annotateur, a pu saisir l'expression de ces maîtres eux-mêmes. Moschèles est donc comme le conservateur des traditions. Avec lui, l'amateur remonte à la source de l'expression. Il sait comment Beethoven, Mozart, Weber, Haydn, Clementi interprétaient leur œuvre mus cale, et comment ils voulaient qu'elle fût interprétée. Pas d'erreur possible, tout a été noté sur le moment. Ces notes, sentiment du maître, sont exprimées par des signes connus qui mettent l'exécutant à même de reproduire fidèlement ce sentiment. En un mot, l'édition de Moschèles est l'expression juste et exacte de la pensée des grands maîtres.

Si l'ILLUSTRATION, en offrant des primes à ses abonnés, suit en cela l'exemple donné par tous les journaux, elle ne cherche pas les siennes parmi les livres dont le tirage prétentieux reste inépuisable, ou dans des gravures dont les planches s'effacent.

Le goût élevé des souscripteurs de l'ILLUSTRATION lui faisant un devoir de rechercher ce qui peut se conformer à leurs desirs, elle crée pour ses abonnés des recueils nouveaux qu'elle leur livre gratuitement, tels que le *Paris nouveau illustré*, en voie de publication, et la *France nouvelle illustrée*, dont la première livraison paraîtra prochainement. En se rendant acquéreur d'ouvrages sérieusement utiles et d'un haut prix, — prix qu'elle réduit dans des proportions considérables, — l'ILLUSTRATION ne veut retirer d'autre profit que celui, très-précieux pour elle, de plaire à ses nombreux et fidèles lecteurs. C'est en faisant des sacrifices réels, devant lesquels elle ne recule pas, qu'elle offre à tous ses souscripteurs :

LES ŒUVRES SPÉCIALES POUR PIANO A DEUX MAINS des maîtres classiques, aux prix suivants :

BEETHOVEN, les 4 volumes, 24 fr. au lieu de 88 fr.
 MOZART, les 2 volumes, 13 fr. au lieu de 17 fr.
 WEBER, les 2 volumes, 13 fr. au lieu de 16 fr.
 HAYDN, les 2 volumes, 10 fr. au lieu de 14 fr.
 CLEMENTI, 1 volume, 8 fr. au lieu de 8 fr.

La COLLECTION ENTIÈRE des 11 volumes :

80 francs au lieu de 97, et 50 francs SEULEMENT

pour ceux de nos abonnés qui souscriront d'avance à la collection complète, dont le premier volume (Beethoven) a paru, et les autres paraîtront successivement, pour terminer la collection au mois de mai prochain. Cette dernière faveur ne sera rigoureusement accordée que sur l'envoi de 50 francs en un mandat sur la poste, ou en une valeur sur Paris.

LES FRÈRES SCHLAGINTWEIT

ET LEUR VOYAGE DANS L'INDE.

(1^{er} article.)

MM. Schlagintweit, si connus par leurs voyages et par l'importance des travaux qui en sont le résultat, forment une famille remarquable de savants et d'artistes. Ce sont trois frères, Hermann, Adolphe et Robert, qui ont mis en commun leur science, leurs lumières et leur talent, dans le but d'explorer et de peindre les régions de la haute Asie; et de cette association est résultée une des plus importantes expéditions géographiques de ces temps-ci. Un autre frère, le dernier venu, Émile, a contribué, de son côté, à cette vaste entreprise, et mis en œuvre les matériaux recueillis par ses aînés, notamment ce qui est relatif à la religion du Tibet.

MM. Schlagintweit sont les fils d'un conseiller bavarois; nés à Munich, cette Athènes de l'Allemagne, où tant d'objets artistiques et scientifiques frappent les regards, ils ont manifesté de bonne heure un goût prononcé pour l'étude des sciences naturelles et la reproduction des grandes scènes de la nature. Ce double penchant se retrouve dans leur première publication, due aux deux frères aînés, Hermann et Adolphe, et qui a pour objet des recherches sur la *Géographie physique des Alpes* (Leipzig, 1850, en allemand). Ils appartenaient encore à l'Université, quand ils firent les explorations nécessaires pour cet ouvrage. Humboldt les encouragea et les seconda dans cette publication. Après s'être occupés surtout des chaînes orientales, ils passèrent, en 1851, à l'examen de la partie occidentale des Alpes; ils visitèrent, pour cet objet, le Piémont, la Savoie et la France; le mont Rosa, entre le Valais et les États sardes, fut le centre de leurs excursions et de leurs observations. Ce sont ces deux jeunes et ardents voyageurs qui gravirent la plus haute cime du mont Rosa (23 août

1851), et qui, les premiers, mesurèrent exactement la hauteur de cette montagne; à cette occasion, ils passèrent une quinzaine de jours dans une affreuse hutte sur le versant sud-est de ce géant des Alpes, à une altitude de 3,244 mètres. Après un nouveau voyage dans les Alpes bavaoises, ils firent paraître un complément de leur premier travail : *Nouvelles recherches sur la géographie physique et la géologie des Alpes*; magnifique ouvrage où ils prouvèrent leur talent de dessinateurs, non moins que leurs connaissances solides et variées. Ces deux volumes, qui furent accueillis avec faveur par le monde savant, en Allemagne et à l'étranger, renferment des découvertes importantes sur le mouvement des glaciers. Quant aux paysages et aux vues qui les accompagnent, il faudrait se garder de les passer sous silence, même après les splendides panoramas de la haute Asie et de l'Inde qu'ils ont déroulés depuis sous nos yeux; et il est heureux qu'on ait eu affaire à des artistes déjà si expérimentés; car dans ces régions de l'Asie, il n'est pas aussi facile qu'on le croirait au premier abord de choisir des sujets; beaucoup se laissent séduire et entraîner par l'éclat du paysage; seul, le véritable artiste trouve des tableaux où le caractère grandiose de l'ensemble ne disparaît pas, étouffé, noyé sous l'encombrement des détails.

Il était juste de rappeler ces faits avant de parler du grand voyage que les frères Schlagintweit ont entrepris ensuite dans l'Inde, et dont la somptueuse publication se poursuit en ce moment.

Nous avons dit que le savant Alexandre de Humboldt avait encouragé leurs premiers essais. Nous pourrions ajouter qu'il ne cessa de leur donner des conseils, et même qu'il les honora de son amitié: distinction d'autant plus flatteuse qu'il ne se livrait pas volontiers, et qu'une grande différence d'âge existait entre ce Nestor de la science et ses jeunes élèves. C'est à cette fréquentation qu'ils durent l'avantage d'être envoyés par l'Angleterre, ou mieux, par l'*East-India-Company*, qui existait encore à cette époque, d'être envoyés, disons-nous, en mission scientifique dans l'Inde. En effet, la mort du capitaine W. Elliot (4 août 1852), avait laissé inachevée la grande exploration magnétique de l'Inde (*Magnetical Survey of India*), et il s'agissait de la continuer. Bunsen, autre savant bien connu, et alors ambassadeur de Prusse à Londres, fut chargé de transmettre à M. de Humboldt ce désir de la Compagnie. Tant que la diplomatie ne fera que de semblables négociations, elle ne risquera pas de se fourvoyer. Humboldt désigna l'un des frères Schlagintweit, qui entra, dès le commencement de 1854, au service de la puissante Compagnie. Nous avons, en son temps, retracé dans l'*Illustration* l'histoire de l'*East-India-Company*; portons encore au compte de ses mérites la libéralité avec laquelle elle agit en cette circonstance, comme du reste en tant d'autres occasions; car, après avoir pourvu à toutes les ressources nécessaires, elle autorisa le voyageur à se faire accompagner par deux de ses frères. Dès que ces derniers eurent touché le sol de l'Inde, ils furent informés par le gouverneur général, lord Dalhousie, qu'ils seraient traités désormais sur le même pied que leur aîné. Voilà comment procédaient les Anglais; et il ne s'agit pas ici de l'État, qu'en France, malheureusement, on regarde comme le dispensateur de tout, mais bien d'une compagnie de particuliers.

Le voyage dans l'Inde et dans la haute Asie des trois frères Hermann, Adolphe et Robert Schlagintweit a duré quatre années (1854 à 1857); il embrasse une étendue de 18,000 milles anglais, parcourus à travers les contrées les plus chaudes des tropiques et les régions les plus élevées de notre globe. Le départ eut lieu le 20 septembre 1854, à bord du vapeur l'*Indus*, de Southampton; après avoir touché l'Égypte, ils arrivèrent, au mois d'octobre, à Bombay. Nous donnerons une esquisse sommaire de leur vaste exploration d'après un rapport qu'ils ont publié, la relation proprement dite du voyage n'ayant pas encore paru.

Ils commencèrent à étudier, par divers chemins, la région située entre Bombay et Madras.

Pendant l'été de 1855, Hermann, le chef de la mission (nous donnerons le portrait de ce savant dans un des articles suivants), visita les parties orientales de l'Himalaya, le Sikkim, le Boutan, et plus tard les montagnes de Kossia et l'Assam. Là, il eut souvent occasion de mesurer la hauteur de ces groupes de pics, constituant les sommets les plus élevés de notre globe, dont nous présentons les profils et les cartes. — De leur côté,



VILLAGE DANS L'INDÉ DES PARRÉS NÉGLIGENTÉS; HABITANTS SINGALAIS, PRÈS DE CALLE, A CAYAN.

Adolphe et Robert étudièrent les parties centrales de l'Himalaya, le Kéman et le Goral; — ils pénétrèrent ensuite dans le Tibet proprement dit, visitèrent la grande station de commerce Garbok, les environs du lac Manasarovar, et cet embossement remarquable qui, dans la grande vallée longitudinale entre les crêtes du Tibet et de l'Himalaya, forme le point de séparation des eaux de l'Indus et de celles du Brahmapoutre. Pendant la saison tempé-



VILLAGE DE WANGSAL, EN ASSAM.

rée 1853-1856, Hermann visita l'Assam, le delta du Gange et du Brahmapoutre, et les provinces au N.-O. du Bengale. — Adolphe visita, pendant ce temps, le président de Madras, en suivant le cours du Godavéry, toucha Pondichéry et termina par une excursion dans les montagnes Nilgherries. A la même époque, Robert explorait les parties de l'Inde centrale et spécialement le plateau d'Amarcoutar, région fort peu connue jusqu'à ce jour.

Après une séparation de quatre mois, les trois frères

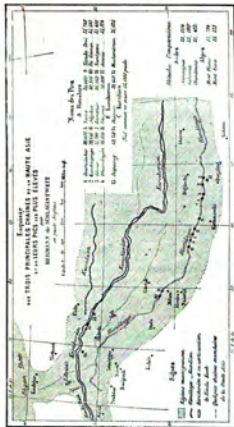


VUE DE KARAKORUM, PRÈS DE TALEP, EN ASSAM.

En se réunirent pour un court rendez-vous à Simla, avant de commencer les opérations de l'année 1856.

Adolphe fit route vers le nord-ouest, traversa l'Himalaya, le Tibet, le Balistan, et ce croisement si intéressant de chaînes, où le Hindou-Kouch se joint au grand système des montagnes au N. de l'Inde, puis revint au Punjab par la vallée de Cachemire. — Hermann, lui, se proposait de passer du Tibet dans le Turkestan; après avoir visité les Lacs Salés, régions désertes dont la traversée offrait mille obstacles et fut signalée par bien des privations, que compensait, à la vérité, l'intérêt scientifique de cette contrée, — il se rendit à Leh, capitale du Ladak, où l'attendait son frère Robert. Ils eurent beaucoup de peine à passer dans le Turkestan, sous des habits d'emprunt qu'ils furent obligés de revêtir, de peur d'exciter les soupçons. On les poursuivit même sur la route qu'ils suivaient. Cependant, ils purent continuer leurs recherches et après avoir passé le Karakorum et le Kuen-lun, ils descendirent dans la grande vallée de Yarkand. C'est une vaste dépression de 1,200 à 5,000 mètres, qui sépare le Kuen-lun du Saïan-Chane ou des montagnes de la haute Asie (situées au nord de l'Inde) de celles de l'Asie centrale (situées au sud de la Russie). Cette région, non encore visitée, pas même par Marco Polo, qui a passé seulement au

sont en grand nombre. Il faut, bon gré malgré, se résoudre à l'inconvénient d'un nombreux domestique; dans les résidences fixes, cette gêne est supportable, d'autant que les gages à distribuer ne sont pas très-élevés; mais quand il s'agit de voyager dans des contrées montagneuses ou dans des districts dont la population est clairsemée, on comprend toutes les difficultés et les embarras qui en résultent. Jugez si le caravane peut avancer rapidement avec des guides dont chacun se croit obligé, par préjugé de caste, de préparer



nord du Kuen-lun, était d'autant plus intéressante qu'en outre des observations sur le magnétisme terrestre, la température, l'humidité, etc., on pouvait y étudier la formation, l'âge, les directions de certaines montagnes complètement inconnues, et même des roches volcaniques, les premières qu'ils trouvaient depuis l'Inde centrale; car dans toute l'étendue de l'Himalaya, du Karakorum et du Tibet, il n'y en a point. Leur formation est analogue à celle des Alpes.

Ce fut à Cachemire que les trois frères se trouvèrent réunis pour la seconde fois depuis leur départ de Calcutta, en 1853. Cette réunion avait quelque chose de curieux, à cause de l'assemblage et de la variété des types parmi les gens qui les accompagnaient. Il y avait là des chrétiens, des indigènes chrétiens de Madras (Inde méridionale), des Hindous de différentes parties de l'Inde et de l'Himalaya, des bouddhistes du Tibet, des Turcs musulmans de Yarkand, des mahométans de l'Inde et de Balit, un juif, et jusqu'à un jaisi, ou adorateur du feu. Dans cette troupe, on entendait parler toutes les langues: l'anglais, le portugais, le persan, l'hindoustani, le bengali, le gujarati, le maharati, le tibétain, les idiomes du Punjab et de Cachemire. On sait en effet que, dans l'Inde, les gens de service



LAC ET JARDINS PRÈS DE SUTLAGAN (CACHEMIRE). — VUE PRISE DE SU.



lui-même sa nourriture! Il faut traîner avec soi des bidons pour dresser les bestes, des bâtons pour porter le feu, des glans pour couper l'écorce, des saies pour soigner les chevaux, des chapeaux ou pions pour fouir les vires, des chaudières pour garder le camp pendant la nuit, des diables pour faire la lessive, etc., etc.

A cette entrevue à Cachemire, qui devait être leur dernière réunion, que de choses à nous raconter, que de nouvelles explorations à se proposer! Ils visitèrent le Punjab, tout ensemble, plus surtout le

Point géographique de l'Inde le plus élevé de l'Himalaya. — 1. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 2. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 3. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 4. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 5. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 6. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 7. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 8. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 9. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 10. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 11. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 12. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 13. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 14. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 15. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 16. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 17. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 18. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 19. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 20. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 21. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 22. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 23. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 24. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 25. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 26. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 27. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 28. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 29. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 30. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 31. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 32. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 33. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 34. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 35. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 36. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 37. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 38. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 39. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 40. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 41. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 42. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 43. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 44. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 45. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 46. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 47. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 48. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 49. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 50. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 51. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 52. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 53. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 54. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 55. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 56. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 57. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 58. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 59. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 60. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 61. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 62. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 63. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 64. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 65. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 66. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 67. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 68. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 69. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 70. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 71. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 72. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 73. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 74. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 75. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 76. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 77. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 78. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 79. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 80. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 81. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 82. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 83. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 84. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 85. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 86. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 87. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 88. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 89. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 90. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 91. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 92. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 93. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 94. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 95. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 96. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 97. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 98. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 99. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya. — 100. Point de vue de la chaîne de l'Himalaya.

parément. Hermann fut enfin admis dans le Népal, après des négociations qui ne durèrent pas moins de deux années. Au point de vue géologique, cette excursion a eu l'avantage de permettre de compléter la mesure des angles de hauteur du *Gahorichanka* ou Gaurisankar (mont Everest), et de déterminer l'élévation de deux autres pics, le *Matchipoutcha* et le *Yassa*, dont l'ensemble était, naguère encore, vaguement désigné par les géographes sous le nom de Dhavalaghiri, dénomination qui peut s'appliquer à toutes les cimes couronnées de neiges éternelles, car elle signifie simplement *crêtes neigeuses*.

Pendant ce temps, Adolphe et Robert parcouraient, par des routes différentes, les parties occidentales. Les trois frères s'étaient donné rendez-vous aux confins de l'Asie et de l'Afrique pour rentrer dans leur patrie; mais deux seulement répondirent à l'appel et se retrouvèrent dans un désert de l'Égypte, au sud du Caire. Le troisième, Adolphe, manquait à la réunion. La révolte, qui gagnait à cette époque toutes les régions de l'Inde supérieure, l'avait arrêté dans sa route. Il voulut alors tenter une nouvelle exploration au Tibet, et s'avança même jusqu'à Kachghar; il pensait retourner par la Russie, comme le prouvent ses papiers retrouvés après sa mort et sauvés par l'énergie d'un consul anglais, lorsqu'une insurrection des Turcomans contre les Chinois, leurs suzerains, ayant éclaté, il fut, malgré toutes les précautions qu'il avait prises, reconnu pour étranger, et périt assassiné. Destinée bizarre! ce courageux voyageur, victime de son dévouement à la science, fut mis à mort comme espion des Chinois, lui qui, dans tout le cours de ses expéditions, avait, ainsi que ses frères, dû craindre et éviter par-dessus tout l'hostilité de ce peuple.

Trois gros volumes in-4°, un volume in-8° et 52 planches de l'atlas, grandissime in-folio, ont paru depuis le retour des frères Schlagintweit (*Results of a scientific mission to India and High Asia, 1854-58. — London. Trübner*); ils traitent du magnétisme, des positions géographiques (latitudes, longitudes, déterminations hypsométriques et topographiques); ils renferment un glossaire explicatif des noms de villes, rivières, montagnes. Quant aux volumes à paraître, ils embrasseront les autres parties de la science qui ont fait l'objet de ce grand voyage: météorologie, géologie, histoire naturelle, ethnographie, etc.

Nous nous bornons à regret au simple énoncé de ces recherches scientifiques, qui ne sont pas du domaine de ce journal, et dont, au reste, bien des détails sont connus par des communications déjà faites aux diverses Académies; mais nous emprunterons quelques-unes de ses vues les plus intéressantes à l'Atlas qui accompagne le texte, magnifique et gigantesque publication (trop somptueuse même; car elle est, comme l'a déjà remarqué M. Vivien de Saint-Martin, moins accessible aux hommes d'étude), et qui, après la mort d'Adolphe, est tout entière retombée à la charge d'Hermann.

Nous commencerons la série de nos reproductions par une vue représentant des habitations shingalaises, entourées de palmiers, près de Galle, dans l'île de Ceylan, que MM. Schlagintweit ont aussi visitée. Ceylan jouit d'une végétation tropicale; des bouquets de palmiers se rencontrent fréquemment dans chacune des parties de l'île. Le palmier isolé, sortant d'un sol argileux et stérile, est un *chamærops*; celui du fond, que surmonte une couronne haute et étroite, est un bétel (*areca*), et le plus voisin de la cabane, un cocotier. La maison du fond est en briques avec un toit de tuiles; il faut remarquer les ornements grotesques qui obstruent l'entrée, et les deux ailes latérales parallèles qui enferment le bâtiment principal. Ce n'est pas sur ce modèle que sont ordinairement bâties les habitations de Ceylan; mais sur celui de la cabane qui occupe le centre, et dont les murs sont en canne; sous les arbres, vous apercevez un petit hangar, où, par une attention délicate qui se pratique aussi à Siam, on conserve de l'eau fraîche pour les voyageurs.

Nous publions une vue d'un autre genre: le village de Mangeldai, dans l'Assam. Bien que le climat y soit très-chaud en été et assez froid en hiver, les habitations des indigènes sont construites de la façon la plus simple. Ce sont des ouvrages en bambou, avec toit de roseaux et de feuilles, et avec des nattes formant la muraille. Ça et là on rencontre des murs en torchis, mais rarement, et toujours façonnés avec de l'argile, jamais avec de la chaux. Près des maisons, sont entassés des amas de fiente de vache séchée qui sert de combustible.

La vue du Brahmapoutre, près de Tezpur (Assam),

nous montre toute la vallée du fleuve, inondée sur une largeur de plus de 12 milles, comme il arrive après la saison pluvieuse; ça et là, des îles couvertes de jungles, surgissent au milieu des eaux. L'état du ciel indique bien dans quelle saison on se trouve en ce moment, dans la mousson. Les collines peu élevées, à base de granit, qu'on aperçoit, ont, dans ces derniers temps, acquis de l'importance, à cause de la culture du thé, qui s'y propage de plus en plus. Il y a peu d'années, on ne voyait encore que quelques plants de cet arbrisseau; comment avaient-ils poussé là? qui les avait transplantés dans cette province d'Assam? Personne ne pouvait le dire. Le thé ne croissait à l'état naturel ni dans l'Assam, ni dans aucune partie de l'Inde, autant qu'on sache; les botanistes prétendaient qu'il avait dû être importé en cet endroit. Quoi qu'il en soit, depuis la découverte du thé d'Assam, due à M. Bruce, il y a une dizaine d'années, cette culture a pris une grande extension. On en exporte aujourd'hui des quantités assez considérables.

Quant à la vallée de Cachemire et aux montagnes dont nous donnons la carte et les profils, ce sera le sujet d'un prochain article.

GUILAUME DEPPING.

(La suite prochainement).

Les 11 et 12 février, auront lieu à l'hôtel Drouot, salle n° 3, l'exposition et la vente de quarante tableaux, et de soixante aquarelles de M. L. Moullin. — Paysages et vues de villes d'Italie, de Bretagne, de Normandie, etc.

AU LOUVRE.

Voici quelque temps déjà que nous n'avons entretenu nos lecteurs de ces splendides galeries qu'on appelle les *MAGASINS DU LOUVRE*. Là, comme dirait sans doute le proverbe, les expositions se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, on y voyait toutes les richesses de la vallée de Cachemire, des villes célèbres par leurs soieries et leurs dentelles; aujourd'hui, on y admire les fines toiles de Flandre, tous les articles destinés au confortable, à côté des mille futilités de la lingerie, futilités aussi indispensables à l'élégante que les fleurs dans les cheveux, les diamants au corsage et l'éventail aux jolies femmes qui, quoi qu'on en dise, savent aussi bien s'en servir que les duchesses et les marquises de la Régence.

Que citer entre toutes ces fantaisies marquées au cachet d'une élégance irréprochable?

Que le confortable nous occupe d'abord. Voici de fort jolies chemises festonnées, enguirlandées, écussonnées, semées de fleurettes et terminées par une valenciennes presque aussi claire qu'un point d'Angleterre, et ne coûtant que la bagatelle de 18 fr. 50 c. Les prix, d'ailleurs, de ces différents articles varient à l'infini, selon le plus ou moins d'ouvrage et la hauteur de la dentelle; mais on peut avoir quelque chose de fort joli à partir de 10 fr. On ne trouverait certainement point cela dans le plus petit magasin de Paris, et pourtant, beaucoup de personnes conservent encore ce préjugé, qu'on doit payer en raison de l'importance du magasin!

Les camisoles, les jupons plats, brodés, tuyautés, gaufrés, ruchés ou garnis de dentelles, les pantalons à petits plis, coupés d'entre-deux, les taies d'oreiller, les chemises et les bonnets de nuit ou de matin suivent tout à fait le même programme de coquetterie et de prix modique. N'oublions point de citer, entre toutes les magnificences de cette exposition, des draps de lit au prix incroyablement de 39 fr. le drap, remarquables par leurs dessins au point sablé et au plumetis de la plus grande réduction, formant sur toute la largeur de la toile, qui est de 2 mètres 40 centimètres, des bordures et des écussons d'une richesse extrême.

La plupart des corsages de robes se faisant avec une petite basque et très-décolletés, on porte avec cela, soit un gilet pareil à l'étoffe de la robe, soit une chemisette. La chemisette est beaucoup plus portée par les jeunes femmes, parce qu'elle implique plus de coquetterie, et qu'elle laisse aux mouvements beaucoup plus de désinvolture, de souplesse, de grâce. C'est sans doute sous l'impression de cette remarque que le Louvre a réuni sa magnifique variété de chemisettes. Nous citerons, entre autres, les chemisettes russes, avec entre-deux brodés et garniture de valenciennes.

Un rayon spécial a été réservé, dans cette série de ventes, aux robes d'enfants de l'âge de 1 à 3 ans. Ces robes se comptent par milliers. Elles sont en beau piqué, brodées, soutachées et garnies de galons très-variés de dessins, de hauteur et disposition. Là, comme en toutes choses, le Louvre s'est distingué par une foule d'innovations heureuses, dont nos lectrices ne pourront se rendre un compte exact que par une appréciation personnelle. Elles ne regretteront point leur visite: la vue des belles choses compense bien l'importunité d'un dérangement.

REVUE DES MODES ET DE L'INDUSTRIE.

C'est à la beauté de sa lingerie, plus encore qu'au riche ensemble de sa mise, qu'on reconnaît la femme du monde, parce que le goût se laisse surtout deviner dans les petites choses, dans les riens, et que, plus on y apporte de soin, de recherche, plus on fait preuve d'aptitude à cette science, plus difficile qu'on ne croit, qui s'appelle *la toilette*. Malheureusement, il n'est pas donné à toutes d'être *docteur* en cette science, et le plus grand nombre peut-être commet des errements. Avec un peu de bonne volonté et de prévoyance, il est pourtant facile de suppléer au manque de tact. Il ne s'agit que de s'adresser à des maisons où tous les articles sont de premier choix et d'un goût parfait. Citons, en tête de toutes, la *Grande-Maison de Blanc* du boulevard des Capucines. Son succès a été si spontané, si européen, que déjà les cours étrangères, imitant la haute aristocratie de France, ne demandent plus qu'à la Grande-Maison leur linge de table et les diverses fantaisies de la lingerie.

On ne saurait plus être élégante sans cette condition: la mode a prononcé, et la mode est une majesté autocratique.

Le corset subit chaque jour de nouvelles métamorphoses, en ce sens que sous prétexte d'en faire désormais une ceinture, on lui retranche, à chaque nouvelle édition, quelque peu de sa hauteur. Si cela continue, je ne sais pas de quelle utilité pourra être désormais son usage. En toute chose, il serait bon pourtant de rester dans de justes limites. Où le bon goût s'arrête, le *ridicule* commence. Je dis cela pour la toilette en général, et le sujet qui nous préoccupe en particulier. Le seul de tous les corsets, désignés *ceintures*, qui m'ait paru réunir les conditions voulues d'hygiène et d'élégance, est la *ceinture-reyente* de M^{me} de Vertus, Chaussée-d'Antin, 31.

A en juger par la surprenante quantité d'objets exhibés et vendus par la maison de l'*Escalier de Cristal*, on pourrait croire ce palais des cristaux et des porcelaines complètement dévalisé. Il n'en est rien pourtant, et sa collection est aussi variée, aussi belle, en février qu'en décembre dernier. Un coup de baguette de la fée aux ordres de MM. *Lahoche et Pannier* suffit pour repeupler les gueridons et les étagères. Aussi l'affluence des admirateurs est, chez eux, aussi grande que jamais. Citons, entre autres merveilles, un magnifique surtout destiné à la table d'une des sommités de l'aristocratie d'outre-Manche. Ce surtout devant être, sous peu de jours, expédié à Londres, nous ne saurions trop engager les appréciateurs des belles œuvres d'art à ne point retarder leur visite.

Le froid est toujours très-intense, et nécessite, des qu'on quitte le coin de son feu, une foule de précautions et d'accessoires. Occupons-nous d'un seul, le cache-nez, dont trop souvent on néglige à tort l'usage, et surtout la disposition, la beauté. Le cache-nez le plus convenable, parce qu'il est le plus élégant et même le plus chaud, le plus agréable à porter, est en beau foulard comme le *Comptoir des Indes* en a le monopole. Le cache-nez pour les hommes est désigné *Corah*; celui des dames est en fine batiste de soie, et tiendrait au besoin dans le creux de la main. Nous parlerons, dans un prochain numéro, des nouveautés pour robes en foulard. Contentons-nous de rappeler aujourd'hui que le *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129 (rive droite), expédie *franco* des échantillons variés aux personnes qui lui en font la demande.

Causons maintenant secrets de toilette:

Le fard de l'actrice diffère du tout au tout de celui de la femme du monde: l'actrice se plâtre, mais l'élégante, de ses doigts délicats, répare les traces de la fièvre, de la fatigue qui résulte d'un abus de la valse, et enfin, disons-le, répare des ans l'irréparable outrage.

Il n'est plus permis, grâce au blanc *Nymphéa* et au rose *Armide* de Seguy et C^o, 17, rue de la Paix, de ne point avoir un teint de lis et de roses. Citons, parmi tous ces secrets de jeunesse et de beauté éternelle, le *Pencil japonais*, qui donne aux yeux l'éclat si vanté des prunelles orientales; la *Lucifoline*, ou neige dorée, pour scintiller en autant d'étincelles parmi les cheveux blonds, et l'*argentine*, paillette destinée à produire un effet analogue sur les chevelures brunes. Un salon particulier est réservé aux dames qui désirent apprendre de M. Seguy lui-même l'art de devenir ou de se conserver belles, grâce à ces merveilleuses compositions.

Parmi les secrets de beauté, n'allons point oublier celui que Guislain a découvert, il y a quelques années déjà, dans les solitudes embaumées de la Floride. On n'est plus jeune avec des cheveux blancs, et on ne plaît plus quand la jeunesse s'envole. Pour la plupart des femmes, les cheveux blancs sont donc une bien affreuse punition du charmant péché de coquetterie; pour les hommes aussi, croyez-le bien. La découverte de cette précieuse eau est un bienfait pour tous, et ne point en profiter serait tout à la fois se montrer ingrat envers l

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Directeur, Rédacteur, Administrateur :
 Toutes les communications relatives au journal, réclamations, demandes
 de changements d'adresse, doivent être adressées à
M. AUG. MARC, DIRECTEUR-GÉRANT.
 Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées
 d'un mandat sur l'État ou sur le porteur.

22^e ANNÉE. VOL. LIII. N^o 1097.
Mardi 5 Mars 1904.
 L'abonnement se prend par six mois ou en un an, et s'engage par un an au moins.
 Par la poste, la livraison et la reproduction à l'étranger sont autorisées.
BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

Abonnements pour Paris et les Départements :
 1 an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr.; — le numéro, 10 c.
 la collection mensuelle, 2 fr.; le volume mensuel, 10 fr.
ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER :
 Même prix, plus les droits de poste, suivant les tarifs.
 Les clients paient de 100 fr. de chaque année.

SOMMAIRE.

Correspondance de France. — Revue politique de la semaine. — Con-
 cours de Paris. — Le livre grec, nouvelle [sic]. — Les livres de bibliol-
 oques et leur usage scientifique dans l'Inde [1^{er} article]. — La cit

des champs. — Courses de chevaux de papier, à Schilling, dans la
 haute Alsace. — Chronique musicale. — A. Roussin, ministre de
 K. G. Radford. — L'École de Bonaventura. — Bulletin bibliographique.

Érudition : Les troupes germaniques plantant sur le territoire d'Alde-
 bourg. — Hiccup-Habitants : Engagement de cavalerie au sud de Ka-

ding. — Contes des genres satiriques, comiques et humoristiques
 et grotesques. — Les livres de bibliographie et leur usage scientifique
 dans l'Inde [2^e article] (1^{er} gravure). — Courses de chevaux de pay-
 sage, à Schilling (haute Alsace). — A. Roussin, ministre de K. G. Radford. — Le livre de l'étranger. — Appareil indigène. — Habits. —
 Habits.



LES TROUPES GERMANIQUES PÉNÉTRANT SUR LE TERRITOIRE D'ALDENBOURG. — D'après un croquis de M. ...

sentit jamais à se séparer d'elle. Je montais souvent vers le milieu du jour à sa petite chambre, dans le haut de la maison, afin de jouer avec elle, comme vous aviez coutume de le faire, et elle accueillait toujours avec joie mon arrivée. Parfois quand, à midi, le carillon de notre vieille église jouait son air, elle me conduisait à la fenêtre, et me montrant du doigt le ciel au-dessus du clocher, elle s'imaginait vous y apercevoir. Cependant, à la longue, ses demandes devinrent moins fréquentes; enfin, quand on apprit la nouvelle de votre naufrage et que sa mère, vous croyant mort, se mit en deuil, elle cessa de s'informer de vous.

— Est-elle beaucoup grandie ?

— Beaucoup, en vérité; c'est maintenant une tendre, aimable et charmante personne. Nous respectons fort votre chère dame, mais nous aimons tous bien sincèrement votre petite Marguerite. Bien que je sois presque entièrement aveugle depuis quatre années, je connais sa taille à un cheveu près : il n'est pas de soir où je ne vienne l'embrasser avant qu'elle ne se couche, et chaque semaine j'ai moins à me baisser pour l'embrasser.

— Et le jeune M. Picard, en a-t-on entendu parler ?

— Ah! oui, monsieur. On croit qu'il a été trouvé assassiné dans quelque mauvaise maison des faubourgs. Mais son père a tout caché autant qu'il l'a pu, et on n'a jamais connu exactement les faits.

— Je suis certain qu'il n'eût jamais souffert que je fusse inquiété pour lui, le malheureux jeune homme, s'il eût été encore de ce côté de la tombe.

— Non, sans doute, répliqua Étienne.

Le vicillard s'arrêta; je sentais cependant qu'il avait encore quelque chose à me révéler; mais il était visiblement retenu par un sentiment pénible dont l'impression m'atteignait douloureusement. Tout fois, quoi qu'il y eût, je voulus tout savoir; et sur mes instances répétées, il m'apprit enfin la terrible vérité : ma femme, ne doutant pas de ma mort, s'était remariée. Je demeurai anéanti pendant plusieurs minutes, avant de pouvoir me relever de ce coup. Plus de foyer, plus de famille! C'est maintenant que j'étais bien un misérable proscrit dans le vaste monde.

— Il y a environ une année qu'ils sont mariés, poursuivit Étienne, et quoique je ne connaisse guère celui que M^{me} Randall a épousé, je doute qu'ils soient très-heureux.

— Est-il bon pour l'enfant? repris-je d'une voix morne.

— Je ne pense pas qu'il soit positivement méchant, mais il est très-sévère; il est membre de la congrégation à laquelle appartient mistress Randall, et il s'efforce de former la petite Marguerite selon son propre cœur. Non! je ne crois pas qu'ils soient heureux. Votre femme est moins réservée vis-à-vis de moi, depuis que je suis presque aveugle, et souvent il m'a paru, pendant ses lectures, qu'elle devient rêveuse et pense à vous.

— Étienne, répondis-je avec une tristesse profonde, mais avec fermeté, je n'ai plus qu'un service à réclamer de vous, et je quitte ce pays, mon pays, pour toujours. Gardez-moi un secret absolu, et laissez-moi voir une dernière fois Esther et mon enfant.

— Oh! volontiers, dit Étienne en pleurant, bien volontiers, et puisse le ciel vous soutenir dans votre malheur!

Les volets n'étaient pas attachés à l'intérieur : il en écarta un et découvrit l'embrasure étroite et profonde de la fenêtre, fermée à son extrémité par un large rideau rouge sur lequel se reflétaient en grands traits la flamme du foyer et la lumière.

— Je vais entrer dans la chambre pour remettre mes clés, dit-il, et alors je soulèverai le rideau.

Je le remerciai par une silencieuse pression de main, et il s'éloigna. L'horloge sonna neuf heures, et chacune de ces vibrations si connues pesa douloureusement sur mon cœur haletant. — Avec quelle émotion j'attendais, les mains crispées et attachées à la fenêtre, le regard plongé dans l'ouverture. Enfin, le rideau s'écarta, et je pus revoir tout ce que j'aimais. On disait la prière du soir; ma fille, ma chère fille perdue pour moi, maintenant déjà grande et gracieuse, était agenouillée devant un fauteuil; sa longue chevelure d'or tombant en boucles épaisses sur sa taille délicate couvrait ses mains. Esther était également agenouillée, le visage tourné de mon côté; elle me parut plus vieillie, plus fatiguée que je ne le présumais; mais c'était toujours cette même figure pâle, sévère, immobile, qui m'était apparue dans

mes rêves, et qui parfois cependant avait cherché un appui sur mon cœur dans les jours passés.

Je ne pus voir les traits de celui qui désormais était le gardien de ma famille; j'entendis seulement sa voix sévère murmurer faiblement les saintes paroles d'intercession. Quelqu'un dans ce groupe agenouillé pensait-il au pauvre naufragé, au malheureux proscrit? Dieu seul le sait! — Le rideau retomba bientôt et déroba pour toujours à mes yeux mouillés de larmes mon foyer perdu.

L. MICHELANT.

LES FRÈRES DE SCHLAGINTWEIT

ET LEUR VOYAGE SCIENTIFIQUE DANS L'INDE.

(2^e article.)

Nous voici arrivés à la partie si importante de l'ouvrage de MM. de Schlagintweit, la partie relative à l'Himalaya, au Tibet et au Turkestan. Ce sont là, on le sait, les régions les plus élevées de notre globe, et les chaînes de montagnes qui les sillonnent atteignent une altitude dont n'approche aucune autre montagne : leurs pics principaux, dont nous avons donné l'esquisse géographique (voir notre numéro 1093), ont, en effet, jusqu'à 29,000 pieds anglais, c'est-à-dire plus de 7,000 mètres.

Les observations et les découvertes faites par nos voyageurs dans cette partie de l'Asie, sont nombreuses et de la plus grande utilité. Les calculs hypsométriques qu'ils ont recueillis ne forment pas moins d'un gros volume, et les hauteurs qu'ils ont déterminées sont de quatre mille environ. On peut dire que c'est de ce voyage que date la véritable connaissance géographique de ce pays, et en voyant ce zèle infatigable, on ne peut s'empêcher d'admirer la puissance que donne à l'homme l'amour de la science.

Jusqu'alors on avait cru que la séparation des eaux, entre l'Inde et l'Asie centrale, se faisait par la crête du Kuentuen, chaîne de montagnes que Humboldt a décrite le premier, mais qu'aucun Européen n'avait vue avant MM. de Schlagintweit. Ces derniers ont reconnu que cette crête, bien que fort élevée, n'est pas la crête principale; ils eurent à franchir tout d'abord une chaîne à peu près parallèle à l'Himalaya, le Karakorum, que le docteur Thomson avait atteint en 1849, mais sans le passer. Cette découverte change donc complètement tous les systèmes existants jusqu'à ce jour sur la séparation des cours d'eau de ces pays, et c'est là une découverte d'un haut intérêt pour la science.

Les trois pics les plus élevés que nous avons reproduits, le Gaurisankar, le Dapsang et le Kanchinjanga, sont tirés du grand panorama en sept feuilles de l'Atlas publié par MM. de Schlagintweit. Ce panorama donne le profil complet de la crête de l'Himalaya, du Bhoutan jusqu'au Kabul, et de plus, celui du Karakorum, à partir du Panjab jusqu'au Turkestan, en traversant le Tibet, avec ses divers plateaux et toutes ses dépressions.

MM. de Schlagintweit ne se sont pas appliqués seulement à déterminer la position, l'aspect pittoresque et la nature géologique des chaînes explorées par eux. Ils ont cherché aussi, et ils y sont parvenus au prix des plus grands efforts et d'un travail que rien ne rebutait, à donner aux différents pics découverts par eux, en quelque sorte, les noms qui leur convenaient réellement, c'est-à-dire les noms usités dans le pays même. Il leur a fallu pour cela interroger les indigènes dont les idiomes se multiplient à l'infini, et à l'aide des renseignements nombreux recueillis ainsi, ils sont parvenus à composer leur « Glossaire géographique. »

C'est à eux que nous devons de connaître, à cette heure, le nom véritable du pic le plus élevé de l'Himalaya, le Gaurisankar, situé dans la partie orientale du Népal. Cette montagne avait déjà été signalée comme la plus haute par le colonel Wangh, qui, n'ayant pu arriver à connaître son nom dans les plaines de l'Indostan, d'où il l'a mesurée, l'avait appelée *Mont Everest*. A cette heure, la nouvelle appellation est connue de tous, et usitée même dans l'enseignement universitaire.

Une superficie aussi vaste que celle sur laquelle s'étend l'Himalaya doit présenter, il est facile de s'en rendre compte, les aspects les plus variés. Ces aspects ont rappelé à nos voyageurs ceux qu'ils avaient rencontrés dans les hautes régions alpestres, mais dans des proportions tout autres : Des vallées à perte de vue, des précipices sans fond, des crêtes couvertes de neiges éternelles, et

paraissant toucher le ciel; c'est l'immensité sans bornes. Et au milieu même, se découvre tout à coup une nature riante, gracieuse, dont Cachemire est le centre. Les rives du lac de Cachemire (voir le n^o 1093), tout proche de la grande ville de ce nom, contribuent pour beaucoup à la célébrité de cette région, dont la beauté et les richesses pittoresques sont incomparables. Dans la vue que nous en avons donnée, se voient le fort Srinagar, élevé sur la montagne Takht-i-Sulaiman, et derrière, les premières maisons de la capitale. Au fond, se détachent les crêtes du Pir-Panjal, chaîne de montagnes d'une hauteur moyenne de 15,000 pieds anglais. Le lac est peu profond; aussi apparaissent au-dessus de la surface de ses eaux, d'une limpidité sans pareille et d'un bleu étincelant, de nombreuses étendues d'un gazon toujours vert; quant à ce qu'on appelle les jardins flottants, ce sont tout simplement des radeaux couverts de terre et fixés à l'aide de pieux, et dont on se sert comme de pépinières pour les plantes de jardins.

Quel contraste entre cette sorte de paradis et la région d'un lac salé! Le Kiuk Kiol, le plus caractéristique de tous, est situé dans la vallée de Karakash (Turkestan), qui descend vers le nord de la crête du Karakorum. MM. de Schlagintweit ont exploré en détail cette contrée. Les rives de ce lac sont couvertes, nous disent-ils, d'une herbe maigre et rare, sur laquelle on peut suivre de nombreuses traces de gibier. Les pentes des montagnes sont couvertes d'un sable fin et abondant, rappelant les couches de neige des autres régions. Dans la gorge qui se trouve au centre et semble un portail donnant sur le lac, se découvre une rivière qui vient du nord en sortant des hauteurs du Changchenmo, et dont le lit est plus profond que le niveau du lac.

La nature saline de ces lacs a été attribuée d'abord à la solution de couches de sel ordinaire ou à une accumulation de sel analogue à celle qui existe dans la mer. Des travaux assez récents ont fait reconnaître que la transformation de l'eau douce de ces lacs en eau salée s'est opérée à une époque qui n'est pas éloignée, et qu'elle provient de l'évaporation, produite en abondance dans le climat si sec du Tibet. MM. de Schlagintweit, qui les premiers ont visité ces contrées munis d'appareils de chimie, ont constaté, d'une façon irréfutable, que les substances salines de ces lacs n'étaient autres que les sels ordinaires d'eau douce, mais atteignant un grand degré de concentration. Il restait un point à éclaircir, c'était de savoir pourquoi cette évaporation avait commencé à une époque si récente. Voici l'explication qu'ils en ont donnée. Dans l'Himalaya et dans le Tibet, le lit des rivières est beaucoup plus profond que dans les régions les plus éloignées des tropiques. Les deux phénomènes naturels qui en résultent sont d'abord l'absence de chutes d'eau, et en outre l'existence, dans tout l'Himalaya, d'un ou deux lacs seulement, et dans le Tibet celle d'un certain nombre de bassins de lacs complètement vidés par l'embouchure de la rivière les traversant, et celle enfin d'autres bassins ne contenant déjà plus qu'une quantité d'eau peu importante. M. de Schlagintweit a reconnu que ces derniers bassins subissaient l'effet de l'évaporation, que les eaux diminuaient graduellement, et que les sels commençaient à s'accumuler depuis que le niveau du lac avait baissé au point qu'aucune rivière ne pouvait plus en sortir; ce qui n'étonnera pas, si l'on remarque que les lits des rivières atteignent une profondeur tout exceptionnelle, comme nous le disions plus haut, profondeur qui est souvent de 1,800 à 2,000 pieds, et qui provient, pour l'Himalaya, de la quantité anormale de pluie qui y tombe, et pour le Tibet de la nature friable du sol.

D'où provient la nature salée des eaux de ces lacs?

Évidemment, elle provient de dépôts anciens ou récents, de sel mélangé aux eaux douces dont ces lacs s'alimentent. MM. de Schlagintweit ont constaté que c'étaient principalement les bassins dont les eaux avaient cessé de se déverser dans les rivières, qui offraient un degré de concentration saline plus considérable, et que la simple évaporation suffisait pour expliquer ce phénomène. C'est possible, mais les eaux doivent avoir emprunté, dans leur trajet, les éléments salins dont elles se sont dépouillées plus tard, ou bien il existe au fond même de ces lacs de vastes dépôts dont nous ne discuterons pas ici l'origine, mais dont la dissolution a dénaturé la constitution primitive des affluents qui s'y rendaient ou en émergeaient. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en France, l'évaporation d'un lac quelconque d'eau douce ne donnerait pas lieu à un sédiment salin



CROQUIS DE L'ÉCORCE.

Plan de l'écologie et protection des bœufs contre les mûles après.

perceptible, excepté cependant sur le littoral.

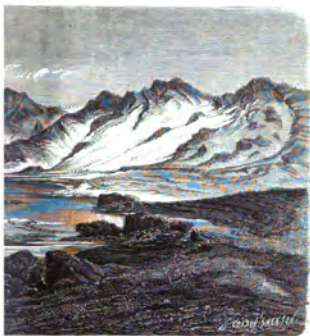
Des voyageurs qui ont parcouru l'Égypte et la Nubie ont observé, en plein désert, à des distances considérables de la mer, des eaux saumâtres à la surface et à une certaine profondeur du sol. Ces îlots de terre végétale, qu'on nomme oasis, n'ont pas d'autre eau. C'est la seule boisson du voyageur ; et la flore en est d'une richesse et d'une variété prodigieuse. Voici comment on explique ce phénomène : chaque soir, et durant toute la nuit, jusqu'au lever du soleil, des vents alizants se déposent sur les sables du désert. Quand le jour pa-



VUE DE LA MER DE BIRK. DE SCHLAGENHEIT. LAC 5.



DE LA MER DE BIRK. DE SCHLAGENHEIT. LAC 5.



DE KUK NHO, PAYS LA VILLE DE KOUKHO (TIBET)

raill, le brouillard se dissipe, une partie pénètre dans les interstices du sable, une autre se condense et forme une couche cristalline qui reste à la surface. Cette couche n'est autre que du sel, qui, à la première rosée du soir, se dissout et fait place à une cristallisation nouvelle sous l'influence des premiers rayons du soleil du lendemain. La nature du sous-sol détermine la direction, la quantité, le point d'arrêt de l'eau, et subordonnément la formation d'une oasis.

Nous n'ignorons pas que le Tibet est la région de l'Asie centrale la plus élevée du globe, que la chaîne de l'Himalaya se



SENTENCES BRAGMUNIENS ET FIGURE DU CHRYVAL ASIEN



DE LA MONTAGNE TIBET.

compose surtout de granit et de gneiss, et qu'on y trouve du soufre, de l'alun, du cuivre, du plomb, du fer, de l'antimoine, du manganèse, du borax, du sel de roche, etc., etc. Mais l'Égypte n'est pas moins riche en granit, en alun, en soufre, en sel fossile, en salpêtre, etc., etc. Y a-t-il quelque analogie entre les phénomènes observés par MM. de Schlagintweit au Tibet, et ceux que nous venons de signaler en Égypte, touchant les eaux saumâtres? C'est ce dont nous ne nous faisons pas juger, et nous poursuivons.

Dans une des dernières séances de la Société géographique de Londres, où l'on a traité la question de l'existence des lacs dans le Tibet, et de leur absence dans l'Himalaya, on a prétendu que l'existence des lacs du Tibet était due à ce que, lors de l'accumulation des débris dans les vallées, les lacs étaient remplis de glaciers, ou qu'au moins leur surface était gelée, tandis qu'il n'en était pas de même pour l'Himalaya, et que les bassins avaient pu s'y remplir ainsi des débris charriés par les cours d'eau.

Une autre particularité de ces lacs, est la transparence de leurs eaux; cette transparence, plus grande que celle des eaux douces, peut être attribuée au calme parfait des eaux de ces lacs, à la quantité presque insignifiante de matières solides qu'elles tiennent en suspension, et en même temps à la concentration de leurs matières salines. M. Hermann de Schlagintweit s'est servi, pendant tout le cours de ses voyages, d'un instrument aussi simple qu'ingénieux, à l'aide duquel il se rendait un compte exact de la transparence des diverses nappes d'eau explorées. Cet instrument, n'était autre qu'une sorte de cylindre plat en marbre blanc, de 6 centimètres de diamètre et d'une hauteur d'un décimètre, qu'il faisait descendre dans l'eau à l'aide d'une corde mesurée à l'avance, jusqu'à ce qu'il cessât d'être visible. La plus grande transparence notée par lui est celle de la mer des environs de l'île de Sorfou : la pierre atteignait là, sans disparaître, jusqu'à une profondeur de seize mètres. Dans les lacs les plus salés du Tibet, il a obtenu jusqu'à quinze mètres, tandis que les mers des tropiques n'ont pas donné, généralement, plus de dix mètres. Dans les rivières de l'Inde, le Gange, le Brahmapoutre, l'Indus, qui charrient une si grande quantité de matières végéto-animales, la pierre devenait très-généralement invisible dès qu'elle était descendue à douze ou quinze centimètres.

En suivant nos voyageurs, nous arrivons aux régions des glaciers et des neiges éternelles. Pour y atteindre, il leur a fallu un courage, une force de volonté et des fatigues dont une ascension dans les Alpes ne peut donner qu'une faible idée. La raréfaction immense de l'air n'était pas un des moindres périls qu'ils eussent à surmonter. De plus, ces hautes régions étant complètement inexplorées jusqu'alors, nos savants n'avaient à leur disposition ni guides expérimentés, comme on en trouve dans les Alpes, ni même aucuns renseignements recueillis à l'avance. « Nous subimes, disent nos voyageurs dans le *Reader*, tous les effets ordinaires de la raréfaction de l'air, oppression, crachements de sang, absence d'appétit, nausées, affaiblissement des nerfs; tous ces symptômes ne s'aggravaient pas avec le froid, mais nous remarquâmes qu'il n'en était pas de même pour le vent, et souvent, couchés sous nos tentes, nous étions réveillés par une forte oppression occasionnée par la brise qui s'élevait, et lors même qu'elle n'était encore que très-faible. Combien de fois, à ces hauteurs de 17,000 pieds, le vent nous a-t-il ôté toute possibilité de prendre quelques aliments! L'appétit ne revenait que lorsque l'air était rentré dans le calme. Parler était pour nous un travail des plus pénibles, et cependant, il nous fallait sans cesse ranimer de nos paroles ceux de notre suite, qui, brisés par la fatigue, se laissaient tomber sur la neige en déclarant qu'ils ne voulaient pas aller plus loin. Il fallait alors leur prouver que c'était le repos éternel qu'ils trouveraient en ne se remettant pas sur pieds, et nous devions appeler à notre secours toute notre éloquence pour les convaincre.

« Gay-Lussac dans son ballon, Glaisher et Coxwell, se sont élevés à des hauteurs plus grandes que celles que nous avons atteintes, mais les courts séjours qu'ils ont faits dans ces hautes régions de l'atmosphère ne leur ont pas permis, comme à nous, qui y avons séjourné longtemps, d'en étudier tous les effets produits sur une organisation humaine. »

Le glacier reproduit ici s'étend au-dessous des régions neigeuses, ainsi que tous les glaciers, du reste, qui se for-

ment, comme on le sait, de masses solides de glace qui souvent descendent même au-dessous des régions habitées. Nous sommes là dans les régions du globe où la limite des neiges est la plus élevée. Elle atteint, en effet, 19,400 pieds anglais sur les pentes méridionales, et 18,600 sur celles du nord, tandis que dans l'Himalaya, elle n'est que de 16,800 pieds, et dans les Alpes, d'une hauteur moyenne de 9,000 pieds anglais seulement.

H. CASTELMANS.

(La fin prochainement).

LA CLÉ DES CHAMPS.

L'hiver a été rude, non pas que les froids aient été très-vifs, mais ils ont duré longtemps. Deux mois d'hiver, c'est beaucoup, et quel hiver! On a calculé que, depuis les premières glaces, il a dégelé dix-sept fois! Cette année, la nature renverse tous les calculs, déjoue toutes les prévisions, rompt avec tous les usages et se moque de toutes les notions acquises.

Dès le mois de décembre, ceux qui redoutent le froid partent pour le Midi, pour Toulon, Cannes, Nice, pour la Provence, le Roussillon ou le Bearn. Cette année, il a gelé à Nice et à Toulon; on a eu 50 centimètres de neige à Béziers, et le chemin de fer de Bordeaux à Cette, improprement appelé le Chemin de fer du Midi, — puisqu'il n'y a plus de Midi, — a vu ses trains enfouis dans la neige. Rome n'est plus dans Rome; le Midi n'est plus le Midi. La Russie a envahi la Provence, et il ne nous reste plus qu'à aller patiner sur le fleuve du Tage, ce fleuve aimé de nos mélancoliques grand-mères.

La Touraine a été, dit-on, fortement éprouvée. « Le jardin de la France » a été dévasté par le froid. Les blés ont gelé sur les bords de la Loire: les blés bleus, les blés victoria, les blés anglais, des variétés de froment très-productives, mais très-déliées, que la culture n'a pas encore tout à fait acclimatées parmi nous, ont été cruellement éprouvés. Comme ce ne sont, en définitive, que des sinistres partiels, la situation générale du commerce ne s'en est pas ressentie; les cultivateurs frappés par le fléau auront seuls à en souffrir. Et ils sont à plaindre, car le froid persistant du mois de février ayant durci le sol, a empêché de faire les labours nécessaires pour substituer une céréale de mars aux blés d'hiver enlevés par la gelée.

En somme, la récolte ne paraît pas devoir être, cette année, moins bonne que l'année dernière. Mais elle a encore à traverser deux épreuves redoutables: la floraison et la moisson. La plus dangereuse époque est celle de la floraison, malgré les miracles que doit produire M. Hooibrenck avec ses franges plombées et emmiellées.

Si la récolte est bonne, si le blé reste au prix où il est, toute espèce d'inquiétude bannie, on s'occupera de la question du Slesvig, de la direction des ballons, d'une chanteuse nouvelle ou d'un drame nouveau, de la Chine et de la Cochinchine, du bréviaire de Lyon ou de M. Renan, de tout, excepté de l'agriculture. Le soleil suffira à fumer le sol, la nature n'aura plus de défaillances et le blé poussera dorénavant tout seul.

Mais aussitôt que les récoltes offrent un déficit, que le blé se vend cher, le public français se ravise: selon l'expression de M. Alphonse Karr, « on court à l'agriculture comme on court à un incendie! » On s'abonne aux journaux agricoles, on achète les livres agricoles, on étudie les problèmes agricoles, on met au concours les questions agricoles; l'agriculture est la première des sciences, s'écrie-t-on avec enthousiasme, l'art agricole est le premier de tous les arts; on recherche les engrais nouveaux, les machines nouvelles, les instruments perfectionnés et les animaux, non moins perfectionnés que les instruments. Les propriétaires s'occupent de leurs propriétés et les préfets s'occupent des propriétaires. Le public va en foule à toutes les expositions, à tous les concours, à tous les comices, et on boit largement au succès de l'agriculture après chaque repas.

Le peuple français, qui est « un peuple de braves, » a néanmoins peur d'avoir faim, lorsque les blés ont coulé au mois de mai, ou quand la pluie a compromis la maturité du grain en juillet et août. C'est pour cela qu'il court à l'agriculture, comme vous savez.

Mais aussitôt que le ciel clément nous donne d'amples moissons, il n'est pas plus question de la culture du pays que si le pain poussait tout seul dans le four du boulanger.

Les Anglais ne font pas comme nous, et ils ont bien raison. Ils songent à l'avenir, et n'ont pas besoin que la crainte de la faim leur serve de stimulant.

Depuis quelque temps, la bonne récolte aidant, on ne parle plus de l'agriculture que pour la forme, et le soin de perfectionner, d'enseigner, de propager cet art si utile, est laissé à quelques dévouements intrépides que rien ne saurait arrêter et que la mode ne peut atteindre.

Ceux-là soulèvent, étudient, approfondissent les questions agricoles en tout temps, parce que ce sont des hommes sérieux et de véritables amis de l'agriculture française.

Vous savez, si vous vous occupez d'agriculture dans vos moments de loisir, comme doit faire tout bon citoyen, quelle est l'importance des bestiaux dans une ferme, et quel intérêt il y a, pour les cultivateurs, à nourrir de bons animaux, qui donnent de bons produits, au lieu d'un mauvais bétail qui vous ruine.

Comment obtient-on de bons animaux? Telle est, en substance, la question qui a été soulevée, le mois dernier, par M. Magne, l'habile directeur d'Alfort, dans le sein de la Société impériale et centrale d'agriculture de France. Il y a bien, à Paris, plus de cinq cents propriétaires-agriculteurs que cette discussion, à laquelle ont pris part les hommes les plus compétents, intéresse au plus haut point, mais elle n'avait guère attiré, aux séances publiques de la Société, que trois ou quatre journalistes, deux officiers supérieurs en retraite, et une demi-douzaine d'autres personnes, qui semblaient s'être fourvoyées par mégarde dans l'hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Les zootechniciens se divisent en deux grandes écoles qui ont chacune leurs adeptes absolus et leurs partisans modérés. L'une de ces écoles était particulièrement représentée par deux savants physiologistes, morts tous les deux récemment: M. Émile Baudement, professeur au Conservatoire, et M. Renault, inspecteur général des écoles vétérinaires; l'autre se personnifie aujourd'hui dans M. Magne, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort.

MM. Baudement et Renault soutenaient que le métissage est incapable de fournir une race; que l'amélioration des races par le croisement n'offre aucune sécurité aux éleveurs, parce que les qualités acquises par le croisement n'ont aucune fixité.

M. Magne prétend, au contraire, que les animaux produits par le croisement sont aptes à faire des reproducteurs, et qu'il peut être avantageux, dans certains cas, de leur faire faire souche, et de former ainsi de nouvelles races intermédiaires, s'éloignant plus ou moins des types primitifs.

« Le croisement ne forme pas de races, il les détruit; » tel était un des principes de l'enseignement de M. Baudement. Le croisement doit-il être, pour cette raison, rigoureusement et généralement repoussé? C'est ce que ne pensaient ni M. Baudement, ni M. Renault; c'est ce que ne pensaient pas non plus les célèbres éleveurs qui ont adopté la doctrine du savant professeur du Conservatoire. Pour eux, le croisement est un simple procédé industriel, il est employé avec succès à la production des animaux destinés à être vendus; mais il faut, dans la plupart des cas, exclure les demi-sang de la reproduction régulière. Que font, en effet, MM. de Béhague, de Dampierre, de Vogué? Leurs mâles appartiennent à des races pures; ils les donnent aux femelles appartenant aux races imparfaites du pays, et ils obtiennent ainsi, de ce premier et unique croisement, des produits excellents dont ils tirent ensuite un bon parti en les vendant à la boucherie.

J'ai mangé de la viande des Southdown berrichons de M. de Béhague, et je déclare qu'il n'existe pas au monde de côtelettes plus délicates et de gigots plus savoureux; aussi la boucherie de la rue Tronchet, qui a le monopole de ces délicieux petits moutons, les vend presque aussi cher que du gibier; voilà pourtant une industrie qui n'eût certainement pas été possible sans la liberté de la boucherie! Je dois dire que M. de Béhague était libéral avant de savoir s'il tirerait parti de la liberté.

Les adversaires du croisement veulent donc qu'on s'en tienne, pour l'amélioration de nos races d'animaux français, aux reproducteurs choisis exclusivement dans la race elle-même; mais ils utilisent les bons animaux étrangers en obtenant de leur accouplement avec nos femelles françaises des produits meilleurs.

M. Magne soutient, au contraire, M. Gareau, ancien député de Seine-et-Marne, M. Lambezat, inspecteur général de l'agriculture, soutiennent avec lui que les animaux produits par les croisements peuvent, dans un

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Étonn. Révol. Abolition :

Tout le monde est en révolte au sujet de l'abolition, dimanche de dimanche à samedi, devient une semaine, depuis le 10. **M. ALEX. WARE, IMPRIMERIE GÉNÉRALE.** Les abonnés à l'abonnement doivent être accompagnés d'un mandat de 10 francs sur le 10.

22^e ANNÉE. N^o 111. N^o 1099.

Samuel 10 Mars 1854.
L'abonnement se prend par le montant de 10 francs par le mois. Et les lettres, la livraison et la reproduction à l'étranger sont gratuites. **DUPREUX - RUE RICHELIEU, 38.**

Abonnement pour Paris et les Départements :

3 mois, 25 fr. — 6 mois, 45 fr. — un an, 85 fr. — le numéro, 10 fr. La livraison mensuelle, 1 fr. le volume mensuel, 10 fr. **ABONNEMENTS EN VUE L'ÉTRANGER :** Montre gris (plus les droits de poste, suivant les lieux). Les abonnements de 100 et de 200 francs.

NORMAIRE.

Revue politique de M. de la Roche. — Courtes de Paris. — Spirituelle rétrospective (1848) — Correspondance de Belgique — Les Brèves littéraires. — Économie sociale — Revue agricole. — Le Pion de France. — Les lettres belges et leur voyage scientifique dans l'Inde (1^{er} article) — Le fondamental au Tibet. — Archéologie grecque. — Bulletin bibliographique. — M. de la Roche, peintre, auteur directeur de l'Académie de France à Rome. — Les conférences de Marseille : le Musée de France.

Chronique. — K. A. L. Caricature. — M. de la Roche. — L'Académie de France à Rome. — Les conférences de Marseille : le Musée de France. — Bulletin.

avec le respect qu'ils professent pour l'intégrité de la monarchie danoise.

Comme témoignage de leurs dispositions conciliantes, le *Mémorial diplomatique* cite les termes de la proposition d'armistice qu'il a été pris l'intention, et qui offre la double alternative que voici : 1^o évacuation des positions stratégiques par les Danois devant Dronning et dans

Tide d'Alton, d'une part; évacuation du Jutland par les troupes austro-prussiennes, d'autre part. — Secondement, acceptation du principe de l'ajustement militaire de part et d'autre. Ainsi la Prusse et l'Autriche invitent le Danemark à désarmer et à rallier tout ce qui a été fait contre lui. — On lui a pris le Holstein, on lui a pris le Slesvig, on lui rendra ni l'un ni l'autre de ses possessions, et il doit s'abstenir de tout mouvement et de toute réclamation, tant à l'égard de la Prusse et de l'Autriche qu'à l'égard de la Suède. N'est-ce pas une cruelle condition ?

La Prusse de Vienne prétend, de son côté, que le roi Léopold, dans un ne s'expliquait pas le voyage à Londres, et serait accepté une mesure de médiation dans la question danoise, du moment que préalable de localiser les armées. Le projet de médiation serait rédigé avec la participation du prince Jean de Glücksbourg, des ambassadeurs d'Autriche, de Prusse, de Suède, et de lord Russell. Le gouvernement danois aurait fait savoir au roi Léopold, en le remerciant et en acceptant ses offres, que le frère du roi Christian serait tenu des pleins pouvoirs nécessaires pour négocier sur la base de l'intégrité de la monarchie danoise, et pour consentir, comme limite extrême de ses concessions, à la formation d'un Slesvig-Holstein administratif tel qu'il existait avant 1814, ou à une séparation politique du Holstein et du Danemark. Quant au Slesvig, le Danemark ne consentirait jamais librement à la séparation politique de ce duché.

Le *Mémorial diplomatique* dit que le sejour de l'archiduc Maximilien à la cour des Tuileries et ses rapports avec Napoléon III, ont puissamment contribué à établir une parole entre cet Empereur des Français et l'Empereur élu du Mexique, au sujet des principales questions dans le règlement est destiné à consolider le nouvel établissement monarchique au Mexique.

Un projet de traité aurait été pa-



K. A. L. CARICATURES.

REVUE POLITIQUE

DE LA SEMAINE.

An milieu de complications dont l'évidence frappe les yeux, d'épaves naufragées enveloppent les relations diplomatiques des puissances européennes, et le peu de rayons de lumière qui éclaire la situation, vient exclusivement des discussions des grandes assemblées délibérantes. Quelques pièces commémoratives au parlement anglais, quelques explications données par le comte Russell et par lord Palmerston, ont vaguement indiqué les intentions du cabinet britannique; l'Autriche et la Prusse ont permis à la Dote de France de motiver prochainement leur manière de voir sur la ré-anéantissement du duc d'Augustenbourg, proposée par la Russie. Peut-être saurons-nous enfin pour quel motif les Austro-Prussiens ont envahi le Jutland, sous prétexte d'extension fédérale, et comment ils prétendent concilier cette invasion

assez bien prouvées : la première, qu'il y a dans le monde des faits surnaturels; et la seconde, que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. En attendant, nous maintiendrons ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel; qu'il implique toujours crédulité ou imposture, et que notre devoir d'historien est de rechercher, dans notre impartialité transcendante, quelle part d'erreur il peut renfermer. »

Ce morceau, on l'avouera, était tout à fait dans les convenances du sujet. Mais c'est le sujet lui-même que j'ai entendu reprocher au père Félix, et qui, dit-on, n'est pas dans les convenances du lieu. Qu'un prêtre, qu'un religieux oppose un livre au livre de M. Renan, à la bonne heure; mais la chaire chrétienne n'est pas faite pour ces luttes là... Je l'avoue, je ne comprends pas ce scrupule : le premier intérêt de la chaire chrétienne me paraît être de défendre le christianisme, et quand la croyance à la divinité du fondateur du christianisme est ébranlée, de la raffermir. On paraît craindre l'intérêt trop vif éveillé par ces coups portés à une entreprise tentée hier sous nos yeux, par cette qualité d'un adversaire vivant et puissant, dont le nom est sur toutes les lèvres excepté sur celles de l'orateur : mais où est le mal qu'il y ait un grand concours de monde dans les églises, et surtout au pied de la chaire de Notre-Dame, que le père de Ravignan et le père Lacordaire ont érigée en chaire de haut enseignement catholique ? Il n'y a qu'un orateur sacré à qui on puisse avoir cette idée de faire un reproche d'être trop intéressant.

Je voulais parler du Père Félix et de l'œuvre qu'il poursuit depuis dix ans, le *Progrès par le christianisme*, et je n'ai parlé que de sa dernière conférence. Mon sujet exigerait des développements que ce cadre où je suis enfermé ne comporte pas. Je veux dire, du moins, quelques mots de l'illustre conférencier. Ce ne sera pas long : si sa renommée est grande, sa vie est toute simple et toute unie, et peu de mots suffiront à la raconter.

Né à Neuville-sur-Escaut, canton de Bouchain, arrondissement de Valenciennes (Nord), le 29 juin 1810, huitième enfant d'une famille riche en vertus, Célestin-Joseph Félix fit ses classes au collège et au petit séminaire de Cambrai. Il avait vingt ans quand il entra au grand séminaire. En 1833, l'évêque de Cambrai (l'archevêché de Cambrai n'avait pas encore été rétabli) le renvoya au petit séminaire, mais en qualité de professeur de seconde et ensuite de rhétorique. Quatre ans plus tard, le jeune professeur quittait le petit séminaire et les rangs du clergé séculier pour entrer, comme novice, dans la compagnie de Jésus. Il fut successivement à Tronchiennes, près de Gand, à Saint-Acheul, près d'Amiens, et au fameux collège de Brugelette. Il passa ensuite trois années à Louvain et une à Laval pour achever ses études théologiques. Il revint à Brugelette en 1844, et y professa, pendant trois ans, d'abord la rhétorique et ensuite la philosophie. Il n'est pas bien difficile de retrouver l'empreinte de tous ces labeurs dans le talent du conférencier de Notre-Dame.

Après avoir fait sa dernière année de probation à Notre-Dame d'Ay, non loin d'Annonay, au milieu des montagnes de l'Ardèche, il fut, pour son début, chargé de prêcher le carême (le carême de 1848) aux ouvriers de Rive-de-Gier. Il pacifia, mieux que des soldats ne l'auraient pu faire, une population excitée par tant de déclamations et d'appels à la force.

Puis il reprit le professorat. Il fut chargé du cours de littérature des jeunes novices de Saint-Acheul. Un peu après, la loi de la liberté de l'enseignement ayant permis à sa compagnie de fonder à Amiens le collège de la Providence, le Père Félix y fut appelé pour professer la rhétorique. A la fin de 1851, il prêcha l'Avent à Paris, à Saint-Thomas d'Aquin. Quelques mois plus tard, il prêchait le carême à Saint-Germain des Prés. Il prêchait l'Avent de 1852 à Saint-Sulpice.

Ce n'est déjà plus la vie obscure du Père Félix. Ce n'est plus l'ombre profonde où il vivait ignoré du monde, ce n'est pas encore le grand jour, c'est l'aurore.

Le premier dimanche du carême de 1853, le Père Félix monta pour la première fois dans la chaire de Notre-Dame. Il y monta après le père de Ravignan et le père Lacordaire, qui venaient d'en descendre dans toute la puissance et dans tout l'éclat d'un succès qui ne paraissait pas pouvoir être dépassé. Il y monta pour leur succéder; mais personne ne croyait qu'il pût les remplacer.

Je ne veux pas comparer les deux grands orateurs que nous avons perdus et celui que nous conserverons encore

longtemps. Je n'ai voulu que relater quelques faits très-ordinaires, comme on voit, qui forment toute la vie du Père Félix.

Avais-je raison de dire que sa vie est toute simple et toute unie ? Mais sa vie est dans ses œuvres : elle en tire sa grandeur et sa gloire.

ALEX. DE SAINT-ALBIN.

LES FRÈRES DE SCHLAGINTWEIT

ET LEUR VOYAGE SCIENTIFIQUE DANS L'INDE.

(3^e et dernier article.)

Le Bouddhisme au Tibet.

Le grand voyage scientifique dans l'Inde et dans la haute Asie, auquel *l'Illustration* a déjà consacré deux articles, n'avait été entrepris que par trois des frères Schlagintweit, Hermann, Adolphe et Robert. Le plus jeune, Émile, était resté en Allemagne, s'occupant à apprendre la langue tibétaine. Ses frères recueillirent pour lui, pendant leur exploration, une quantité de matériaux et de documents concernant le Tibet et la religion qui domine en ce pays, c'est-à-dire le bouddhisme. Ces richesses, rassemblées avec beaucoup de soin et d'intelligence, il s'est chargé de les mettre en œuvre. Telle est la part qui lui revient dans la splendide publication à laquelle MM. de Schlagintweit ont attaché leur nom. De cette façon, aucune de leurs découvertes n'est passée en des mains étrangères; rien n'est sorti de la famille. Ils ont lutté de dévouement et d'ardeur pour élever eux-mêmes et seuls un monument qui subsistera.

M. Émile de Schlagintweit a publié son travail en un volume à part, qui n'est pas du même format que la publication de ses frères, et qui peut en être détaché : *The Buddhism in Tibet* (London et Leipzig, 1863, in-8°). De même que les *Results of a scientific mission*, donnés par ses frères, sont accompagnés d'un Atlas, l'ouvrage d'Émile en a un également, composé de 20 planches fort curieuses, dont nous reproduisons quelques-unes. Ajoutons que ces dessins sont de la plus exacte fidélité; grâce à un procédé nouveau, inventé par Hermann, et dont les savants explorateurs ont fait usage plus d'une fois dans le cours de leur voyage, on a pu imiter jusqu'à la nature des étoffes sur lesquelles plusieurs de ces dessins étaient représentés.

C'est le livre d'Émile de Schlagintweit qu'il faut consulter, si on veut connaître l'état actuel, au Tibet, de l'importante religion qui s'appelle le bouddhisme.

Le fondateur de cette doctrine est Sākya-Mouni. Beaucoup de légendes circulent sur son compte, mais toutes ces traditions reposent sur une base réelle. Les recherches de la science moderne ont mis son existence hors de doute. Toutefois, il est difficile de fixer l'époque précise à laquelle il a vécu.

Le nom de Sākya-Mouni a été souvent prononcé dans ces derniers temps. Ceux qui ne sont pas familiers avec les publications de Burnouf, de MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Lassen, Weber, Kœppen, Wassiljew, ont pu se demander : Qu'était-ce donc que Sākya-Mouni ?

Celui à qui est dû l'établissement de la religion bouddhique, très-réputée aujourd'hui en Asie, naquit à Kapilavastu dans le Gorukpore. On dit que son père était roi, le roi Suddhodana (en tibétain Zastang); à la naissance de l'enfant, il consulta les Brahmanes sur les destinées réservées à sa progéniture; ceux-ci, après avoir bien examiné et tout pesé, répondirent que « si l'enfant restait laïque, il deviendrait un puissant monarque régnant sur de vastes territoires, mais que s'il se retirait du monde dans la solitude, il parviendrait à la plus haute perfection de l'homme, à celle du plus sage ou du Bouddha suprême, et qu'alors il serait un bienfait pour le monde entier. » En conséquence de cette prédiction, l'enfant reçut le nom de Siddharta, c'est-à-dire fondateur.

Siddharta donna, dès les commencements, la preuve des hautes facultés dont il était doué. Il savait déjà distinguer ses lettres, dit la légende, avant qu'on lui eût appris l'alphabet. De bonne heure, il montra un penchant décidé pour la solitude; il fuyait les jeux de ses camarades et se retirait au fond des plus sombres forêts pour se livrer à de graves méditations. Cette conduite n'était pas du goût de son père, qui désirait plutôt en faire un roi qu'un ermite. Il y eut une seconde consultation des brahmanes, qui affirmèrent encore que Siddharta quitterait certainement ses riches palais pour

vivre en ascète, surtout si quatre choses venaient offrir à sa vue, savoir : l'image de la décrépitude, celle de la maladie, un cadavre et un ermite. Il est bien difficile qu'ici-bas l'homme n'ait jamais les yeux frappés par le spectacle de la maladie et de la mort; il faudrait supposer un être détaché de toutes les misères humaines, complètement heureux, un être humain qui n'existe pas.

Le père Suddhodana espéra pourtant parvenir à ce résultat, car il plaça près de son fils des gardes qui devaient avoir pour fonction d'éloigner des yeux du jeune homme les quatre choses dont nous venons de parler. En outre, pour affaiblir un peu ses vellétés de solitude, il lui choisit une épouse, Gopa (en tibétain Sa Tsoma), fille de Dandapani, de la race des Sākya; et il y eut des ordres donnés par lui d'amuser le prince; bon gré mal gré. Ce fut une succession de fêtes et de plaisirs. Mais le jeune époux était triste au milieu de toutes ces joies. Il ne cessait de réfléchir sur les peines qui accablent l'homme, et qui proviennent de la naissance, de la maladie, de la vieillesse et de la mort, sur leurs causes, et sur les remèdes à employer pour combattre ces maux. Il découvrit que l'existence (dans le sens le plus général) est la cause du mal, que c'est le désir qui produit l'existence, et que l'extinction des désirs amène la cessation de l'existence. Pour parvenir à la perfection, au salut, les hommes doivent donc pratiquer les vertus et se détacher du monde le plus possible. Il résolut de donner lui-même l'exemple. A vingt-neuf ans, il quitta son palais, sa femme, après avoir vu les quatre objets qu'on avait cherché à éloigner de ses regards, un vieillard, un lépreux, un cadavre et un ermite. Mais ce trait est du domaine de la légende; il y a sans doute là-dessous quelque symbole dont nous ne comprenons plus le sens aujourd'hui.

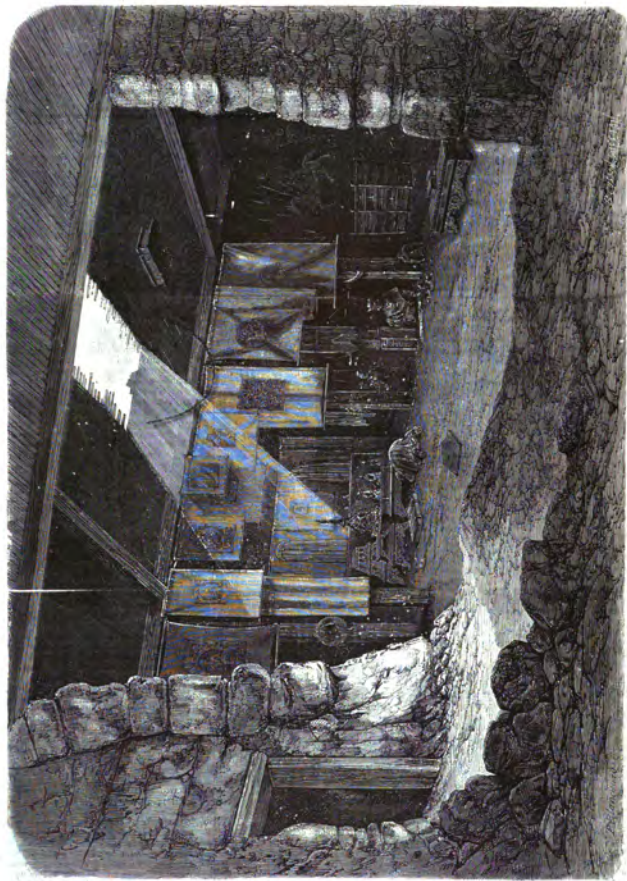
Sākya-Mouni se mit à étudier la doctrine des brahmanes; mais, n'en étant pas satisfait, il les abandonna pour se livrer seul à la méditation et à la pratique des plus grandes austérités. Au bout de six années ainsi employées, il se rendit dans le lieu saint appelé Bodhimanda, et c'est là que, étendu sur un lit de gazon de l'espèce *Kusa*, il parvint à l'état de perfection suprême, qui devint manifeste à tous, car il se rappelait exactement les circonstances de la vie de tous les êtres qui avaient existé antérieurement; il avait la vue divine à l'aide de laquelle il pouvait apercevoir toutes choses à travers des mondes infinis, et il en était venu à connaître les causes du cercle toujours renouvelé de l'existence humaine.

Arrivé à cet état de science, Sākya-Mouni était bien le plus sage de tous, le plus parfait bouddha. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'ensevelir à jamais sa doctrine dans le néant plutôt que de la répandre, connaissant le caractère de l'homme, sa faiblesse, sa méchanceté, son ignorance; puis, réfléchissant qu'il serait peut-être bien compris de quelques-uns, et que d'ailleurs, grâce à lui, les hommes pourraient se délivrer de l'existence (cause de nos peines et de nos maux), il se décida à enseigner ce qui lui avait été révélé.

Sākya-Mouni vécut, dit-on, quatre-vingts ans. La date de sa mort varie, suivant les historiens, entre l'an 2422 et l'an 544 avant J.-C. Le savant indianiste Lassen opte pour ce dernier chiffre; un autre érudit, au contraire, Westergaard, prétend que cette époque est trop reculée, et fixe l'année de sa mort à l'an 370 ou 368 avant J.-C., c'est-à-dire une génération avant l'avènement d'Alexandre le Grand sur le trône.

La religion bouddhique pénétra au Tibet dès l'an 371 de notre ère, du moins à ce que prétend un historien mongol; car les annalistes tibétains placent cet événement dans la seconde moitié du septième siècle, ce qui coïncide avec la fameuse persécution qui chassa de l'Inde les nombreux sectateurs du bouddhisme. Longtemps avant cette époque, les bouddhistes indiens avaient cherché à répandre leurs doctrines chez les peuples voisins. La nouvelle religion ne s'établit pas au Tibet sans difficulté; le bouddhisme eut à y subir de nouvelles persécutions.

Depuis longtemps l'écriture avait été introduite au Tibet, et on avait traduit dans la langue du pays les livres sacrés de cette religion. Mais on ignore dans quel temps fut formée la collection contenant l'ensemble des traités de la loi sacrée, et qu'on peut appeler la *somme du bouddhisme*, selon l'expression employée par le savant professeur de langue tibétaine à Paris, M. Foucaux, dans une brochure récente. Cette collection se divise en deux parties, la première nommée *Kandjour*, en 100 volumes qui renferment, dit-on, la parole même du bouddha, et la deuxième *Tandjour*, en 200 volumes, remplie de com-



DÉTACHEMENT DE TEMPLE EN VOIE D'EXCAVATION À BANACHANG.

mentaires sur les ouvrages de la première partie. Ce qu'on sait de positif, c'est que cette volumineuse collection ne fut imprimée au Tibet qu'au commencement du dix-huitième siècle, avec des planches de bois, selon la méthode chinoise; chose assez singulière, car les Tibétains avaient dû emprunter depuis longtemps à leurs voisins, les Chinois, l'art de l'impression. Aujourd'hui, nous dit M. Foucaux, il y a dans tous les grands monastères du Tibet des imprimeries ou se reproduisent le *Kanjouer* et le *Tanjouer*, pour le plus grand profit de ceux qui espèrent parcourir la sagresse suprême, en lisant les 300 gros volumes, formant cette bibliothèque sacrée.

Il y a, en effet, un nombre prodigieux d'adhérents à la religion bouddhique. M. de Schlagintweit estime à 310 millions le nombre total des sectateurs de cette doctrine. Ce chiffre est fait pour confondre l'imagination. 310 millions de bouddhistes! Quelle peut être la proportion avec les autres religions? Les bouddhistes sont répartis en Asie; ils sont disséminés dans les parties de l'Asie orientale, à l'exception de l'Inde proprement dite, où ils ont été extirpés par les brahmanes, qui ne se doutaient pas qu'un jour cette religion prosaïque comporterait un si grand nombre de disciples. L'espace occupé par le bouddhisme



MASQUE D'ACTEUR TIBETAIN.

s'étend depuis Ceylan et l'Archipel indien au sud jusqu'à la Baikal, dans l'Asie centrale, et depuis le Caucase, en avançant vers l'est, jusqu'au Japon.

L'idée fondamentale du bouddhisme est la métépsychose. Les êtres meurent et revivent, parcourant le vaste cercle de la transmigration, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la perfection suprême qui produit la délivrance finale. La forme dans laquelle on s'être renait après sa mort est fixée d'après le mérite de ses œuvres antérieures. C'est surtout la pratique de la vertu qui mène au dernier terme, à la délivrance complète.

Mais le bouddhisme, comme toute chose en ce monde, n'a pas tardé à s'altérer en s'éloignant de son point de départ. Il s'est formé des écoles dissidentes, des sectes; ces dernières n'ont paru qu'au sixième siècle, elles sont aujourd'hui au nombre de neuf. La croyance s'est glissée dans la doctrine primitive, et la supériorité aux mains empiriques y est très-répandue. Nous en donnerons quelques exemples, servant d'explication aux curieuses planches de l'Atlas publié par M. Emile de Schlagintweit.

Les méchants esprits sont dans un état permanent d'hostilité avec les hommes il s'agit donc de se tenir en garde contre eux, mais pour connaître les moyens de s'en pré-



TABLEAU SERVANT À PRÉDIRE L'AVENIR.

server, il faut se mettre en relation immédiate avec les êtres supérieurs, qui ont pour mission de secourir la faiblesse de l'homme. Un des dieux les plus puissants, sous ce rapport, est Choischong, dieu de l'astrologie. Il est figuré ici à trois têtes, tenant des instruments de guerre. Il existe un monastère, à Lhasa, où l'on enseigne les sciences qu'il a révélées. Les Lamas qui sortent de là passent pour les plus habiles. On dit que ce dieu fait encore quelquefois des apparitions sur la terre; sa présence est annoncée à l'avance; la foule affine alors au couvent, et comme chacun des assistants laisse une offrande en se retirant, la descente du dieu Choischong est une source très-considérable de revenus pour le monastère tibétain.

Dans le bouddhisme actuel (et c'est un de ses traits caractéristiques), on attribue à la prière un pouvoir magique sur la divinité. Mais, chose curieuse, certaines formules catholiques peuvent augmenter de beaucoup la vertu de l'invocation. La prière la plus sainte et la plus efficace est celle de six syllabes: « Om mani padme hum, » « O le joyau dans le Lotus. » Pour la faire irrésistible, il suffit de l'écrire en caractères particuliers, avec des formules adressées à des génies



M. BERNAVY DE SCHLAGINTWEIT.

d'ordre inférieur, serviteurs de la divinité principale, et d'y ajouter la figure de Lampa, « le cheval arctique, » qui est très-puissant; celui qui le monte peut se rendre partout en un clin d'œil et se faire omniprésent. (Voir, pour ces deux desseins, le N° précédent.)

Le ministre des Lamas n'est pas nécessaire en cette circonstance, mais il est indispensable pour indiquer les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie, à l'aide du tableau magique que nous reproduisons. Les formules et figures divinatoires qu'il contient, sont consultées et commentées par les astrologues dans les mariages, les mariages et autres événements considérables de l'existence. Avant toute entreprise importante, il se fait pas manquer de savoir si la figure centrale (partie inférieure du tableau) représentant une tortue, qui est censée supporter l'univers, et dont les pieds sont symbolisés par quatre mains, offre des signes, — et par conséquent des chances — favorables ou défavorables.

Quelques-uns, les Lamas représentent, pour l'édification des fidèles, des drames religieux dont le sujet invariable est la lutte des bons et des mauvais génies.

Ceux-ci sont toujours vaincus, comme le diable dans nos mystères du moyen âge. Le masque dessiné ici est celui d'un des acteurs; cette tête, à la bouche ouverte, aux yeux proéminents, aux joues saillantes, aux cheveux tressés, représente le prince des esprits favorables à l'homme.

Dans un pays où les prêtres ont une si grande influence, il n'est pas étonnant que les monastères abondent, ainsi que les temples. Nous empruntons à l'atlas celui de Mangnang, à Gnari-Khorsoum, temple bouddhique visité par les frères de Schlagintweit. Le bâtiment n'est éclairé que par l'ouverture pratiquée dans le toit. Les piliers en bois (le bois est une matière rare ici) divisent l'enceinte en trois compartiments, dont le plus important et le plus étendu est celui du milieu. Sur les côtés, dont la muraille est peinte, sont des instruments de musique, divers objets pour la célébration du culte et des livres sacrés. Des banderoles ornées de prières descendent de l'architrave. Immédiatement en face de l'image sacrée de Sâkya-Mouni, se dresse l'autel, orné de figures bouddhiques, devant lequel un des guides est agenouillé; on ne s'en approche qu'avec un profond recueillement. Tout autour sont de petites tables avec des offrandes et des livres pieux. Non loin de l'autel, sur un tapis, est un Lama occupé à tourner consciencieusement un cylindre à prières, comme on en voit beaucoup au Tibet.

Ces reproductions suffiront, — nous l'espérons du moins, — pour donner une idée de l'intérêt que présente l'Atlas de M. Émile de Schlagintweit, digne appendice de la magnifique publication de ses frères, qui se poursuit avec activité, mais dont l'achèvement demandera encore plusieurs années.

GUILLAUME DEPPING.

ANTHOLOGIE GRECQUE.

Traduction par un membre de l'Institut, avec des notices littéraires et biographiques sur les poètes de l'Anthologie. 2 volumes. — Bibliothèque classique. — Hachette.

Tout le monde a lu, ou croit avoir lu, les grandes productions de la poésie grecque: Homère, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide, Théocrite, sont dans toutes les bibliothèques. Mais parallèlement à ce large fleuve de génie et d'inspiration, courent et s'épandent mille ruisseaux, ou, si l'on veut, mille ruisselets limpides et charmants, où se reflète aussi la physionomie et les diverses attitudes du génie grec: mais ici rien n'est grossi: au contraire, par une sorte de réduction savante, tout est abrégé sans être écourté, résumé sans être incomplet; car presque tout reste poétique, aimable et digne de la muse. En un mot, l'Anthologie grecque, qui commence aux beaux siècles de la vieille épopée, finit avec les dernières manifestations de la subtilité byzantine. Cette petite poésie, qui côtoie la grande, fait penser souvent à cette presse de petit format qu'on a dédaigneusement appelée la petite presse, et qui parfois dit autant de choses que la grande, mais n'a pas l'air de les dire, parce qu'elle les dit autrement. L'histoire ne compte guère avec la petite presse et avec la petite poésie, mais l'histoire à tort, car l'une et l'autre ont mille détails instructifs et parfois ravissants à nous livrer. Chez les Grecs, ces petits poèmes de l'Anthologie sont un indispensable complément à quiconque veut se rendre compte de la civilisation de ce noble peuple. Il y a dans l'Anthologie, dit fort bien l'éminent traducteur dont nous recommandons l'œuvre, la plus riche galerie de tableaux qui puisse séduire un homme d'esprit et de goût. « La mythologie, l'histoire, les arts, les découvertes de chaque jour en ont été les sujets: presque toujours ils sont traités avec une grâce et une précision qui enchantent, avec cette brièveté élégante qui permet au poète d'avoir de l'esprit dans chacun de ses vers; si, en Grèce, quelques écrivains ont poussé l'esprit jusqu'au génie, n'est-ce pas parce qu'ils ont su, dans les œuvres où l'esprit devait avoir une grande part, rester brefs? Comme la flèche, ils atteignent le but par le chemin le plus court.

M. Deheque a bien raison: cet art de dire toujours quelque chose, souvent même beaucoup de choses, en peu de mots, est exquis; il faut l'encourager partout, chez les poètes aussi bien que chez les prosateurs: les érudits ne feront pas mal de le pratiquer. Si M. Deheque n'était pas si modeste (il n'a pas seulement voulu mettre son nom à l'excellente traduction qu'il nous donne), si, dis-je, M. Deheque n'était pas si modeste, je renverrais à

son école tous les savants présents et à venir. Il ne parle jamais que pour exprimer des idées justes et même neuves, et il fait économie de paroles. Son introduction et ses notes sont des modèles en ce genre. Ses notices biographiques et littéraires sur les poètes de l'Anthologie valent mieux que toutes les volumineuses dissertations de la savante Allemagne, sur ces beaux esprits souvent anonymes qui ont traversé le monde grec comme des ombres légères.

C'est un livre qui nous manquait, que la traduction de ces épigrammes à la démarche aérienne et toujours sûre pourtant. Les artistes, en lisant cette Anthologie, comprendront mieux la statuaire grecque, qui y tient une si grande place; les poètes, la grâce; les simples curieux y auront des surprises complètes. Ils verront comment la poésie chrétienne y a repris, si je puis parler si prosaïquement, la suite des affaires de la poésie païenne; les épigrammes funéraires et votives sont bien instructives à ce titre. Le commun des lecteurs court aux épigrammes érotiques et aux épigrammes comiques. Je ne l'en blâme pas; mais les gourmets du genre ne trouveront peut-être pas tout ce qu'ils cherchent; le traducteur a su rester chaste quand le passage n'était que périlleux; quand il était par trop cynique, il a dit les choses en latin, et personne n'aura à se plaindre.

Du reste, ces passages latins ne sont pas les meilleurs du recueil, Dieu merci; la muse de Straton, quoique peu semblable à celle du temps présent, excite plus de dégoût que de curiosité. Tout n'a pas été beau, chez les Grecs; leur morale privée ressemble un peu à leur démocratie; elle n'est pas à l'usage des modernes. Ne nous en plaignons pas. Sachons gré à M. Deheque d'avoir voulu rajeunir ce vaste et curieux monument; il n'a pas prétendu le donner pour plus beau qu'il n'est: il y a des parties charmantes, il y en a de curieuses, il y en a d'ignobles. Le traducteur ne dit pas autre chose. Sa dédicace est parfaite: elle ne s'adresse ni à ceux qui tiennent les cordons de la bourse publique, ni même à ceux qui distribuent la notoriété dans les journaux. La voici dans sa simplicité antique. « Cette traduction, qui n'a pas été faite comme une tâche, et qu'on n'a entreprise que pour le plaisir de la faire, est publiée sous les auspices de tous les hommes d'érudition et de goût qui ont le mieux mérité de l'Anthologie grecque. » Suit une longue énumération de noms chers aux savants, et parmi lesquels je retrouve celui de M. Boissonnade et aussi celui de mon savant et bien cher ami Sommer. M. Deheque a bien raison de citer ceux auxquels il doit, ou croit devoir quelque chose; mais c'est à lui, et à lui surtout, que l'Anthologie devra la meilleure partie de la renaissance popularité que je lui souhaite et qu'elle mérite; car ne l'oublions pas, cette Anthologie, La Fontaine, Voltaire, André Chénier, Sainte-Beuve, et bien d'autres, l'ont lue avec profit pour eux et plaisir pour nous; relisons-la donc aussi, ne fût-ce que pour aimer encore un peu plus la divine simplicité et la forte brièveté, ces bonnes qualités que nous aimons tous, mais d'une affection trop platonique; je dis tous, et je n'en excepte pas le signataire de cet article.

F. COLINCAMP.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Zouaves de la mort, par M. Henri Augu (1).

Ce sont des Français que ces Zouaves de la mort. — Cinq Français, défenseurs intrépides du principe des nationalités opprimé en Pologne par la brutalité moscovite. Qui les a menés là? L'amour du travail, l'espoir d'un honnête bénéfice, et un engagement contracté avec M. Louis de Givrey, ingénieur français qui dirige une usine dans ces régions hyperboréennes. Tout à coup l'insurrection polonaise éclate, les travaux industriels sont suspendus; M. de Givrey, monacé dans sa liberté, s'enfuit dans la forêt prochaine, et nos cinq héros se lancent après lui dans une série d'aventures guerrières que M. Augu, leur historien, raconte avec beaucoup d'entrain et une verve parfois très-originale. Ce livre est un roman, mais un roman qui marche côte à côte avec l'histoire, et dont les épisodes imaginaires se rattachent le plus souvent à des faits certains et incontestés. La fiction y emboîte pas derrière la réalité avec une précision digne des guerriers éprouvés que l'auteur met en scène.

(1) Dentu, éditeur.

Ce ne sont pas, en effet, des novices. Ils ont tous servi et combattu sous le même drapeau, mais sous des uniformes différents. L'un fut zouave, l'autre fusilier, celui-ci carabinier, celui-là chasseur d'Afrique. Ils représentent l'armée française. Et, comme ils ont vu le jour en diverses provinces, dont ils ont conservé l'esprit, le caractère, et, jusqu'à un certain point, le langage, on peut ajouter qu'ils représentent le peuple de France tout entier dans l'originalité de ses mœurs et de ses aptitudes variées, dans la spontanéité de ses allures et la générosité de ses aspirations. On n'aurait jamais fini, si l'on voulait conter ici tous leurs exploits, tous les bons tours qu'ils jouent aux Russes, tous les châtiments qu'ils infligent aux barbares de ces sauvages en uniforme, qui se croient des soldats et ne sont que des bourreaux. Il vaut donc mieux ne point commencer, et laisser au lecteur le plaisir de la surprise. G. H.

SOUSCRIPTION

Ouverte

DANS LES BUREAUX DE L'ILLUSTRATION,

POUR VENIR EN AIDE A UNE PAUVRE FAMILLE

(Voir les nos 1067 et 1068)

Report de la 1 ^{re} liste 404 f.	Report..... 681 f.
M. J. M..... 5	logne..... 5
Un anonyme..... 10	La Loge maçonnique
M ^{me} Muret..... 5	l'Industrie, à Saint-
M. P. C..... 10	Étienne..... 10
M ^{me} Caillard et Blay..... 10	Anonyme à Lisieux... 1
M. Fontaine, à Sainte-	M. Martinet..... 5
Anne-d'Auray..... 2	M. A. Z., à Paris..... 3
M. E. Dumont, gra-	Anonyme, à Boulogne-
veur..... 10	sur-Mer..... 5
M. D.-C. et C ^e , Id. 50	M. Jules Parenteau, à
M. Giraud..... 10	Sainte-Hermine..... 5
M. Collin fils..... 5	M ^{me} V. V..... 10
M. A.-H. et C ^e 50	M. Henri Reynier..... 5
M. Ducany, rue de Bou-	M ^{me} Henriette Reynier. 5

A reporter..... 681 f. Total de la 2^e liste... 715 f.

REVUE FINANCIÈRE

(10 au 16 mars.)

Les tendances à la hausse qui se manifestaient la semaine dernière se sont maintenues, et tous les cours se sont améliorés. Pourquoi? Il est fort difficile d'en expliquer le motif. La situation générale n'est pas changée et est toute entière dans le refus ou dans l'acceptation du Danemark de prendre part ou non aux conférences proposées par l'Angleterre, et acceptées en principe par les États allemands, la Prusse et l'Autriche. Il y a peu de changement dans la situation monétaire; elle suit son cours de reconstitution, et la preuve s'en trouve dans la publication du bilan de la Banque, qui est bien meilleur que les précédents, mais qui ne présente réellement pas une amélioration telle que toute crainte puisse être évanouie pour longtemps. Donc on a escompté l'avenir pacifique, et la hausse de l'Italien a donné le ton général du mouvement.

Si les choses restent dans l'état où elles sont, la hausse, tôt ou tard, est forcée; c'est une question de temps. L'argent ne fait pas défaut dans les caisses particulières, et ne demande pas mieux que de rentrer dans les valeurs, dont il est sorti depuis cinq ou six mois. Il demande peut-être plus de sécurités; qu'elles lui soient accordées, il fera sa réapparition.

Les craintes du public acheteur ne sont pas évanouies; quelques hardis ont bien pris les devants, mais le moindre mouvement de baisse suffit pour amener sur le marché de fortes ventes, et les oscillations des cours donnent la mesure des incertitudes de la place.

Le coupon trimestriel de 75 cent. a été détaché aujourd'hui sur le 3 0/0. Il finit à 68.30; à ce prix, quoi qu'on en dise, c'est un cours favorable aux placements; mais sur la rente, la spéculation est tellement aérée, fatiguée, que l'achat sérieux, l'achat de titres contre argent est seul capable aujourd'hui de réveiller le marché. Les oscillations factices sont presque impossibles sur la rente, par le temps qui court, ou du moins elles ne peuvent se manifester que dans des limites assez étroites pour ôter toute importance et toute signification à ces mouvements; car sur le 3 0/0, le grand spéculateur, c'est le public tout entier: petit ou gros porteur de titres, pour la hausse ou pour la baisse, il faut l'entraîner de la foule; les banquiers sont impuissants, et leur force s'arrête là où commence la spéculation de quelques-uns contre tous.

L'emprunt italien a été très-mouvementé: de 67.50 il est monté à 68.35. On présume que les intérêts d'une grande maison sont engagés à l'amélioration du Fonds italien. On parle de nouveau du solde de l'emprunt et de son émission prochaine.